

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 60 (1915)
Heft: [1]: La guerre européenne : avant-propos stratégiques

Artikel: L'affaire de Soissons
Autor: Feyler, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-339673>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

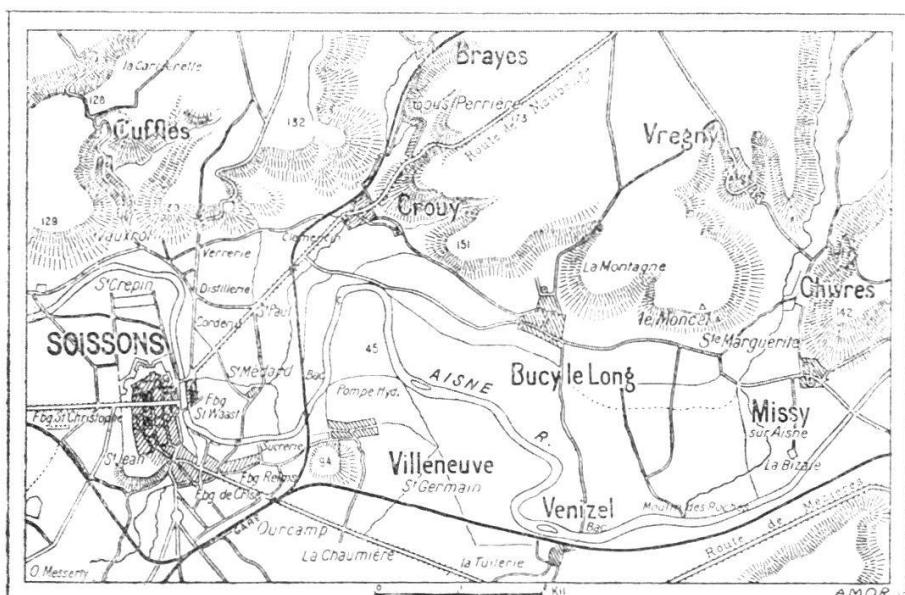
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Pendant cette période, l'affaire de Soissons fut un succès allemand, les engagements de Champagne un demi succès français, l'enlèvement de la Crête des Eparges un succès local français, puis, au printemps, la deuxième bataille d'Ypres, une défaite allemande.

L'affaire de Soissons.



On peut résumer cet affaire en quelques lignes.

Au début de janvier, le front de bataille s'alignait à cinq kilomètres environ au nord de Soissons, à cheval sur ligne du chemin de fer de Soissons à Laon. A l'est de la voie ferrée, les tranchées allemandes avaient été établies au nord de Crouy sur le plateau de la Perrière à Vregny qui domine de 120 à 130 mètres le cours de l'Aisne; tandis qu'à l'ouest un peu en contrebas, elles couronnaient un mamelon allongé coté 132, situé au nord-ouest de Crouy et au nord-est de Cuffies.

Le 8 janvier, les Français attaquèrent les avancées de cette position et les enlevèrent. Ils s'y consolidèrent

les jours suivants, repoussèrent les contre-attaques ennemis, puis faisant un nouveau bond, s'emparèrent le 10 de tout le mamelon 132 ainsi que d'une ligne de tranchées sur le plateau de la Perrière. Le 11, ils y ajoutèrent quelques éléments de tranchées. Mais le 12, les Allemands prononcèrent une contre-offensive en force, devant laquelle les Français commencèrent à céder, tant sur le mamelon que sur le plateau à l'est. Le 13, ils cherchèrent à contre-attaquer en avant de Cuffies et Crouy sans y parvenir, tandis qu'à l'est le fléchissement de leur ligne la reportait sur le front Le Moncel-Sainte Marguerite-Missy sur l'Aisne. Peu après, la retraite fut reprise, et toutes les troupes engagées reportées derrière la rivière.

Voici, au regard l'une de l'autre, les deux versions officielles de l'événement :

Version française.

9 janvier.

7 heures. — Au nord de Soissons, nous avons enlevé une redoute avancée allemande, conquis deux lignes successives de tranchées et atteint la troisième ligne ; trois retours offensifs exécutés par l'ennemi ont échoué.

15 heures 35. — Dans la région de Soupir, nous avons très brillamment enlevé, hier matin, la cote 132. A trois reprises dans la journée, l'ennemi a contre-attaqué violemment ; il a été chaque fois repoussé. Notre gain représente trois lignes de tranchées allemandes sur un front de 600 mètres. L'ennemi n'ayant pu reprendre ce qu'il a perdu a bombardé Soissons et incendié le Palais de Justice.

10 janvier.

7 heures. — Au nord de Soissons, nos progrès ont été hier maintenus ; un nouveau retour offensif des Allemands a été repoussé hier matin.

Version allemande.

9 janvier.

Plusieurs attaques ennemis, au nord-est de Soissons, ont été repoussées avec des pertes élevées pour les Français.

Au nord-est de Soissons, les Français ont renouvelé leurs attaques qui, hier, ont toutes été repoussées avec de grandes pertes pour eux. Plus de cent prisonniers

15 heures 40. — Dans la région de Soissons, l'ennemi n'a pu malgré de nombreuses attaques, reprendre les tranchées qu'il avait perdues hier. A la fin de la journée, il a de nouveau bombardé Soissons.

sont restés entre nos mains. Les combats sur ce point ont repris aujourd'hui.

11 janvier.

15 heures 30. — Après un violent combat, au nord est de Soissons, sur l'éperon 132, nos troupes ont repoussé, hier, une attaque allemande, puis ont attaqué à leur tour et ont enlevé deux lignes de tranchées ennemis, sur un front d'environ 500 mètres, prolongeant vers l'est les tranchées conquises le 8 janvier et assurant la possession entière de l'éperon 132.

Au nord de Soissons, les Français qui ne s'étaient établis que dans une petite partie de nos tranchées de première ligne, ont attaqué à nouveau. Ils n'ont obtenu jusqu'à présent aucun succès ; les combats continuent.

12 janvier.

15 heures 15. — Des combats très mouvementés ont été livrés autour des tranchées conquises par nous le 9 et le 10 janvier. L'ennemi a prononcé, au cours de la journée de hier, plusieurs retours offensifs que nous avons repoussés, et nous avons gagné de nouveaux éléments de tranchées.

Les Français ont attaqué hier soir au nord de Crouy, mais ils ont été repoussés en subissant de lourdes pertes. Les combats ont repris ce matin de bonne heure.

13 janvier.

7 heures. — L'ennemi a, toute la nuit, bombardé violemment nos positions sur le plateau de Perrière et sur l'éperon 132. Il a prononcé aujourd'hui, pour reprendre ce dernier point, une attaque importante dont le résultat n'est pas encore connu.

15 heures 15. — Le combat autour de l'éperon 132 a été très dur toute la journée. Les Allemands y ont engagé des forces très importantes. Nous nous sommes maintenus sur le haut des pentes à l'ouest de l'éperon. Vers l'est nos troupes ont dû céder du terrain. La lutte continue.

Les attaques entreprises hier sans succès par les Français contre les hauteurs de Crouy ont été suivies d'une contre-attaque allemande qui s'est terminée par une défaite complète des Français, et le nettoyage des hauteurs au nord-est de Cuffies et au nord de Crouy.

Nos soldats de la Marche se sont emparés de deux positions françaises. Ils ont fait prisonniers 1700 hommes et ont pris quatre canons, ainsi que plusieurs mitrailleuses.

14 janvier.

7 heures. — Au nord-est de Soissons, notre contre-attaque a légèrement progressé, entre Cuffies et Crouy, mais n'a pu déboucher de Crouy. Viollement attaquées à l'est de cette localité, nos troupes ont légèrement fléchi aux abords du village de Moncel, qu'elles occupent ; elles tiennent Sainte-Marguerite et Missy-sur-Aisne.

15 heures 15. — De violents combats se sont livrés toute la journée ; l'action a été localisée sur le terrain comprenant les deux croupes situées au nord-est et au nord-ouest de Crouy, dont nous ne tenions que les premières pentes ; à gauche, notre contre-attaque a légèrement progressé sans pouvoir cependant marquer une avance sensible ; au centre, nous avons maintenu nos positions autour du village de Crouy, malgré des efforts répétés de l'ennemi, mais à l'est, devant Vregny, nous avons dû céder. La crue persistante de l'Aisne a déjà emporté plusieurs ponts et les passerelles que nous avions jetés, rendant ainsi précaires les communications de nos troupes. Dans ces conditions, nous nous sommes établis au sud de la rivière, dans la partie comprise entre Crouy et Missy, avec des tête de ponts sur la rive nord.

15 janvier.

8 heures 45. — Les attaques ennemis dans la région au nord de Soissons sont enrayées, comme il a été dit dans le communiqué d'hier soir. La crue de l'Aisne, en détruisant plusieurs de nos ponts ou passerelles, avait rendu très précaires les communications de nos troupes opérant sur les premières pentes de la rive droite et nous empêchait de leur envoyer

Continuant l'offensive du 12 janvier, nos troupes ont repris l'attaque des hauteurs de Vregny et débarrassèrent aussi le plateau de l'ennemi. Sous des torrents de pluie et sur un sol profondément boueux, les assauts, prolongés jusqu'à la nuit, enlevèrent tranchées après tranchées et rejetèrent l'ennemi jusqu'à l'extrémité du plateau. 14 officiers français, 1130 hommes ont été faits prisonniers, 4 canons, 4 mitrailleuses et un projecteur capturés.

C'est une brillante action d'éclat qu'ont accomplie nos troupes sous les yeux du chef suprême de l'armée. Le butin total pendant les combats des 12 et 13 janvier au nord-est de Soissons s'élève, d'après des données exactes, à 3150 prisonniers, 8 canons lourds, 1 canon-revolver, 8 mitrailleuses et du matériel divers.

Au nord et au nord-est de Soissons, la rive septentrionale de l'Aisne a été définitivement débarrassée de Français. Par des attaques ininterrompues, les troupes allemandes se sont emparées des localités de Cuffies, Crouy, Bussy-le-Long, Missy, ainsi que des métairies de Vaucrot et de la Verrerie.

Pendant les trois jours qu'a

des renforts. Telle a été la cause essentielle du repli de ces troupes qui luttaient dans des conditions difficiles. Obligés d'abandonner quelques canons par suite de la rupture d'un pont, nous les avons tous rendus inutilisables. Des prisonniers ont été faits par les Allemands, notamment des blessés qui, dans la mouvement de repli, n'ont pu être évacués. Nous avons fait, de notre côté, un nombre important de prisonniers non blessés, appartenant à des bataillons de sept régiments différents.

Il s'agit, en résumé, d'un succès partiel de nos adversaires qui ne saurait avoir d'influence sur l'ensemble des opérations. En effet, en raison de l'obstacle de l'Aisne et des dispositions que nous avons prises, l'ennemi est dans l'impossibilité d'exploiter, au sud de la rivière, le succès qui n'a qu'un caractère purement local.

duré le combat au nord de Soissons, nous avons fait 5200 prisonniers et pris quatorze canons, six mitrailleuses et plusieurs canons-revolvers. Les Français ont éprouvé de grosses pertes ; quatre à cinq mille cadavres ennemis ont été trouvés sur le champ de bataille.

La retraite des Français au sud de l'Aisne s'opère sous le feu de nos batteries lourdes. Une comparaison de ces dernières affaires avec celles de 1870 montre combien sont différentes les conditions actuelles et celles des précédentes guerres. L'importance de la lutte au nord de Soissons ne peut en aucune façon être comparée à celle de la bataille du 18 août 1870 ; néanmoins le front du combat était presque aussi étendu que celui de Gravelotte-Saint-Privat, et, selon toutes probabilités, les pertes éprouvées par les Français du 12 au 14 janvier sont de beaucoup supérieures à celles qu'ils ont subies le 18 août 1870.

Comme on voit, la différence est sensible entre les deux versions. Celle des Français suit, jour par jour, les progrès de leur attaque du 8 au 11 janvier ; celle des Allemands les nie catégoriquement. Elle tombe même, à ce propos, dans une contradiction ; la dépêche du 11 concède que l'ennemi s'était établi dans une petite partie des tranchées de première ligne allemande, ce qui ne s'accorde pas avec les affirmations antérieures disant toutes les attaques de l'ennemi repoussées depuis deux jours avec de grandes pertes pour lui. A partir du 13, les Français annoncent des replis successifs, et les Allemands sonnent immédiatement le hallali. C'est tout à fait dans la note des débuts de la guerre : revers ignorés, succès enflés jusqu'à l'outrance.

En réalité, si l'affaire de Soissons fut pour les Fran-

çais un insuccès, il ne dépassa pas pour les Allemands les limites d'un succès tactique localisé. Véritablement, en ne voit pas comment il a pu provoquer l'idée d'une comparaison avec St-Privat; il n'y a aucun rapport quelconque entre les deux manœuvres, ni dans leur étendue, ni dans leur développement, ni dans leurs effets.

Il convient sans doute de chercher l'intention ailleurs que dans le souci de l'histoire ou de la tactique. Depuis la fin de l'offensive d'août, aucun avantage n'a souri, en occident, aux armées allemandes. Le plan de campagne est inachevé, et la guerre d'usure qui a suivi la défaite des Flandres n'a fourni, pendant deux mois, aucune occasion d'un rappel à l'espérance. Or, ces rappels, de temps à autre, sont une nécessité et doivent l'être en Allemagne peut-être plus que chez les Alliés, en raison des assurances de rapide victoire si catégoriquement affirmées à l'époque de la mobilisation par les autorités militaires et gouvernementales. Alors déjà, on s'en souvient, la guerre de 1870 revenait constamment dans l'annonce des succès.

Après une attente aussi longue, l'état-major allemand a dû être heureux de saisir un retour de fortune un peu apparent pour revenir à ses premières amours et rafraîchir, chez les populations depuis longtemps sevrées de victoires, les souvenirs de la période héroïque.

Du côté français, on assiste naturellement à l'effort inverse. Non que l'on cherche, de ce côté-là, à nier les conséquences réelles de l'engagement; en pareille matière les gouvernements alliés ont toujours eu plus de liberté que ceux des adversaires pour renseigner l'opinion publique; mais on insiste volontiers sur les causes climatériques ou météorologiques de la retraite, qui font de celle-ci un simple accident.

On peut ici opposer l'un à l'autre les récits plus détaillés dont les deux états-majors ont fait suivre la série des communiqués. Le récit allemand, pompeux, comme le sont volontiers ces exposés-là, est manifestement destiné à stimuler soldats et civils; le récit français atténuant, s'efforçant de calmer les inquiétudes que pourraient susciter les revers à un moment où les victoires passées ont peut-être exagéré la confiance en de prompts résultats.

Voici la fin du récit allemand :

Au cours de ces combats, qui durèrent plusieurs jours, l'ennemi, en dépit de ses fortes positions, et de sa supériorité numérique, a été refoulé de deux à quatre kilomètres en arrière sur un front d'environ douze à quinze kilomètres. De son côté se trouvaient la 14^{me} division d'infanterie, la 55^{me} division de réserve, la brigade mixte de chasseurs, un régiment d'infanterie territoriale, ainsi que des turcos, des zouaves et des tirailleurs marocains. Sur ces troupes, plus de cinq mille hommes ont été faits prisonniers par les Allemands.

Le butin est très important. Nous avons pris 18 canons d'artillerie lourde, 17 pièces d'artillerie légère, des canons-revolver, des mitrailleuses, des pistolets lumineux, des grenades à main et à fusil, et enfin une quantité extraordinaire de munitions d'infanterie et d'artillerie.

Ce glorieux combat a été livré par les troupes allemandes après de longues semaines d'attente et au milieu de torrents de pluie et de violentes tempêtes. Les marches ont eu lieu sur des chemins défoncés, et les attaques ont été livrées à travers des champs de terre glaise, des tranchées embourbées et de profondes carrières. Souvent les bottes des soldats restaient prises dans la boue. Mais les soldats allemands n'en continuaient pas moins à combattre pieds nus.

Ce que nos admirables troupes ont accompli dans ces journées est au-dessus de tout éloge. Leur bravoure, leur héroïsme et leur endurance ont reçu l'approbation qui leur était due. Leur chef suprême, qui se trouvait alors au milieu d'elles, a décerné sur le champ même de la bataille de hautes distinctions aux chefs responsables. Le général Lochow a été décoré de l'ordre pour le Mérite, et le lieutenant-général Wichura a reçu la croix de commandeur de la maison des Hohenzollern.

A côté de l'énergie, de la science et de la hardiesse du commandement, et outre les magnifiques exploits de la troupe, le

succès de Soissons est dû aussi à la brillante coopération de toutes les armes, en premier lieu de l'infanterie, de l'artillerie de campagne, de l'artillerie à pied et du génie, qui se sont soutenues mutuellement de la façon la plus parfaite. Des détachements de téléphonistes de campagne ont aussi contribué pour une large part au succès commun.

Le peuple allemand peut être fier de telles troupes et de tels chefs.

Le récit français, lui, sera encadré entre deux explications relatives à la crue de l'Aisne qui a empêché les opérations de déployer les beaux succès qu'elles prévoyaient. La destruction des ponts et passerelles qui en a été la conséquence ont malheureusement empêché de les poursuivre. L'ennemi a profité de cette situation pour contre-attaquer violemment. « Cette contre-attaque marquée par une lutte très âpre nous a coûté quelques pièces de gros calibre... Mais le repli que nous imposait la destruction des ponts s'est effectué en ordre et n'a eu qu'une portée toute locale... »

Après l'exposé des péripéties de la lutte, le récit reviendra encore sur l'influence exercée par le grossissement des eaux de la rivière :

« ...Vers Moncel et Sainte-Marguerite, l'ennemi prend l'offensive très violemment. Or, l'arrivée des renforts est de plus en plus retardée.

» En effet, le pont de radeaux sur lequel ils devaient passer est emporté à la dérive par la crue grandissante. Il ne reste plus que le pont de Venizel et la route qui y accède, entourée des deux côtés par l'inondation. Le pont et la route sont sous le feu de l'ennemi.

» Ces circonstances pèsent sur nos troupes et les empêchent d'exécuter complètement leur mission. Malgré cela, le mouvement de repli s'exécute en bon ordre dans la nuit du 13 au 14... »

« ...En résumé, dans ces combats d'une portée toute

locale, notre offensive, couronnée d'un plein succès les 8, 9 et 10 janvier, a été enrayée à partir du 11 par la crue de l'Aisne et par la destruction des ponts.

» L'ennemi en a profité pour nous contre-attaquer très violemment. La contre-attaque avait pour objet de nous acculer à la rivière où de nous en couper : elle n'y a pas réussi.

» Nous avons ramené toutes nos troupes au point où, en tout état de cause, la destruction des ponts par la crue nous aurait obligés à nous établir. »

Il n'y a pas de motif spécial de mettre l'explication en doute. Le malheur est que les causes de ce genre ont si souvent servi, dans l'histoire des guerres de tous les temps et de toutes les armées, pour atténuer des revers qui s'expliquaient différemment, qu'elles rencontrent volontiers l'incrédulité même quand elles la mériteraient le moins. On est donc porté à supposer qu'à côté de la crue de l'Aisne, d'autres causes, moins indépendantes de la volonté des hommes, les dispositions d'un chef, par exemple, ont aussi exercé quelque influence. Mais quelle que soit la réalité, on constate nettement que, de part et d'autre, les états-majors supérieurs éprouvent le besoin, après deux mois d'opérations sur place, sans résultats apparents, d'insister sur le premier qui se manifeste, l'un pour exalter une reprise de confiance, l'autre pour empêcher son affaiblissement.

Les deux tendances se retrouvent jusque dans certains détails. Le récit allemand mesure le succès par deux à quatre kilomètres en profondeur et douze à quinze en largeur. Les informations françaises diront toujours que le repli fut inférieur à 1800 m. sur un front de moins de cinq kilomètres. On ne saurait donner, d'après la carte, les mesures exactes d'une aile de la ligne de bataille à l'autre; mais on peut relever que de la cote 132 à la boucle de l'Aisne, au

nord de Soissons, la distance est de deux kilomètres et demi et que de la même côte à Vregny elle est de cinq kilomètres.

La manœuvre de presse allemande.

Il faut reconnaître que, même sans les altérations du récit français, le succès allemand de Soissons n'a pu apparaître, très tôt, que comme un fait d'armes, un fait d'armes bien conduit, décisif sur les lieux où il s'est produit, mais sans lendemain stratégique. Arrivées sur l'obstacle de l'Aisne, les troupes victorieuses durent suspendre leur effort et ne cherchèrent pas à le reprendre et à le compléter les jours suivants. Aucune tentative sérieuse ne fut faite de franchir la rivière. Il semble que l'attaque ait été sans profondeur.

Ces circonstances rendent plus caractéristique le déploiement de littérature dont l'épisode fut suivi. La presse fut mise à contribution à peu près autant qu'à la fin de la bataille d'Ypres. Elle eut pour mission de transformer une action passagère en opération stratégique à but éloigné, de la présenter comme l'introduction d'un événement décisif et de longue haleine. Le côté roman des commentaires fut même plus prononcé que pendant les grandes actions des Flandres. Celles-ci ont offert chaque jour une base aux développements du service de presse; ils les ont accompagnées et ont cessé avec elles. Après l'affaire de Soissons, les commentaires se prolongèrent après coup, récits rétrospectifs chargés de tenir le public en haleine dans l'attente d'une suite qui ne se produisit pas. La bataille avait pris fin le 14 janvier, les 20 et 21, la campagne de presse durait encore.

Ce fut d'abord par la voie de Copenhague que le

bureau de presse de Berlin introduisit le récit, destiné, comme de coutume, à faire connaître la vérité aux neutres. Depuis le commencement de janvier, exposait une dépêche datée du 15 janvier, un ardent combat s'est développé sur la cote 132, au nord de Soissons. D'abord, les Français réussirent à en chasser les Allemands. Mais, hier, ceux-ci prononcèrent une vigoureuse attaque, refoulèrent l'ennemi et prirent possession de l'importante hauteur stratégique. Les Allemands commandent ainsi la vallée de Josienne avec sa grande et importante voie ferrée et les deux chaussées très importantes qui sont entre Chauvy et Laon. En même temps, le récit prélève un emprunt sur la parisienne (?) *Guerre mondiale* qui, le 14 déjà, dit une dépêche de Genève, « a commenté la grande défaite française. Le général Maunoury attaque la hauteur 132 si souvent mentionnée. Celle-ci figure un plateau entre les vallées où sont situés les villages de Vaur, de Cuffies et de Crouy. Au delà de Crouy s'étend le plateau de Perrière. Pendant la nuit qui précéda l'attaque, les Allemands bombardèrent les deux plateaux afin de laisser l'ennemi dans le doute au sujet de celui contre lequel serait dirigée la véritable attaque. Ils lancèrent alors deux brigades sur Crouy et le combat se termina pour les Français par une défaite complète suivie d'une fuite déréglée ».

Tout cela s'est passé en présence de l'empereur. Le correspondant militaire du *Berliner Lokalanzeiger* le fera savoir en parlant des « combats près de Vregny » :

« L'assaut exécuté sur le plateau de Vregny, sous les yeux de l'empereur, dépassa en importance l'attaque des hauteurs de Cuffies et de Crouy du 12 janvier. Le coin que cette attaque avait fait pénétrer dans la position des Français s'élargit sur un front de neuf kilomètres. Le plateau de Vregny est situé exactement à neuf kilomètre de celui de Cuffies. La localité

elle-même est sise à $3 \frac{1}{2}$ kilomètres au nord de l'Aisne. Entre celle-ci et Condé-sur-Aisne, qui se trouve au bord de la rivière dans la direction est-sud-est, deux forts sont dominés par les hauteurs de Vregny, comme Soissons est dominé par les hauteurs de Cuffies et de Crouy. »

Enfin la conclusion, fournie par une dépêche de Berlin :

« Le compte rendu de l'état-major général français est obligé d'avouer le succès allemand de Soissons. La situation du général Maunoury est ébranlée à la suite de cet échec. A la vérité, la note de Joffre atténue la défaite des troupes d'élite qui ont donné; mais la critique militaire observe que la crue de l'Aisne, qui a été la même pour les deux adversaires, est une explication insuffisante de la mauvaise position des canons lourds français et de la dispersion générale des forces du général Maunoury. »

Ceci n'est que le récit du 15. Il sera repris le lendemain avec de nouveaux développements, après qu'un télégramme, commentant le plus récent communiqué, aura montré que par celui-ci la victoire de Soissons voit accroître sa signification. Cela ressort, expose-t-il, du fait « que le nombre des canons français capturés s'élève maintenant à 35. Aussi les critiques militaires des Etats neutres font-ils remarquer que les victoires remportées par les Allemands à Vregny, à Crouy et à Missy, tout importantes qu'elles soient, le sont plus encore qu'on ne l'a admis au premier moment en Allemagne même. Sans doute, on soutient le contraire du côté des Français, ce qui, vu les circonstances, est compréhensible. Mais la réalité n'en est pas moins que la muraille de fer française a cédé sur un point où les Français croyaient et paraissaient fondés à croire à sa solidité. Dans les combats de Soissons, le colonel-général de Kluck a de nouveau justifié brillamment

son génie de chef militaire. De plus en plus, il apparaît comme le Hindenbourg de l'ouest. »

Le récit s'empare alors des commentaires des neutres. On apprend de Paris que le critique militaire Debrut explique, dans le journal *Guerre mondiale*, qu'au moment de rédiger son rapport sur son indéniable succès du 14, à Vregny près Soissons, le général de Kluck ignorait encore qu'il avait réussi à jeter les troupes de Maunoury derrière l'Aisne. Que Kluck ait fait abstraction d'une poursuite immédiate, cela se conçoit, car une marche des troupes et des canons sur un terrain découvert et détrempé pris sous le feu des hauteurs qui entourent Crouy, Vregny et Missy aurait coûté des pertes disproportionnées.

On apprend de Stockholm que le critique militaire du *Stockolmer Dagblad*, commentant la situation de guerre en France et en Belgique, se rend compte maintenant de l'échec définitif de l'offensive de Joffre, à laquelle on prêtait la plus grande attention depuis la publication non voulue de l'ordre du 17 décembre. Plusieurs informations de sources diverses parvenues à cet écrivain militaire constatent que, cette fois-ci, il y a eu vraiment intention de mener une grande bataille afin de délivrer la France de l'invasion allemande. L'échec de ce plan en acquiert une portée plus haute et démontre à l'évidence que les alliés ne disposent pas actuellement des ressources suffisantes pour caresser aucune certitude de victoire. Le succès allemand de Soissons est plus qu'un succès local. Que l'offensive française ait échoué, et que les Français aient été battus, avec de grandes pertes, sur un point aussi sensible du front des Allemands, consolide sans aucun doute la situation générale de ces derniers, tandis que l'espoir des alliés d'arracher une décision se trouvera fort diminué. La vanité des résultats obtenus par les essais d'offensive des Français

justifie la fièvre avec laquelle ils cherchent de nouveaux alliés. Mais il faudrait une intervention très prochaine de ceux-ci pour rendre possible un revirement.

Les nouvelles de France sont plus suggestives encore que celles des pays neutres. «Les grands progrès des Allemands sur les bords de l'Aisne déconcertent la presse militaire française,» mande une dépêche privée au *Berliner Lokalanzeiger*. La nervosité générale s'augmente encore de la fuite, sans arrêt, de nombreuses familles qui, des deux rives de l'Aisne, viennent se réfugier à Paris. *Le Petit Parisien* s'efforce de calmer la frayeur de la population parisienne, mais jusqu'à présent sans succès. Pendant ce temps, Berlin fait savoir que la presse allemande célèbre les succès de l'armée à Soissons ; ils constituent les progrès les plus notables réalisés depuis quatre mois sur le front d'occident.

Les commentaires du bureau de la presse continuent sur ce ton-là les jours suivants. Ils ne peuvent cependant durer toujours sans quelque nouvel aliment, et comme, en réalité, l'affaire de Soissons n'en fournit pas, qu'elle reste un épisode local malgré les affirmations contraires, le dérivatif coutumier surgit sous la forme du raid des Zeppelins qui sont allés bombarder Yarmouth, Sheringham, Cromer, Kings Lynn et Sandringham. Il y a là de quoi aiguiller l'opinion publique vers des faits sur lesquels les imaginations pourront travailler. Le raid des Zeppelins est une extension de la guerre digne de la science supérieure de l'Allemagne ; c'est la «plus grande offensive» dont l'Angleterre portera la terrible responsabilité, car elle sera une réponse directe et formidable à la menace d'affamer le peuple allemand. L'Angleterre portera le poids de sa faute, elle recevra la juste récompense de ses atteintes à l'humanité. Le raid est un sérieux

avertissement. Au gouvernement de M. Asquith de décider si les flottes aériennes allemandes submergeront les îles britanniques sous la pluie des bombes prêtes à éclater. Ce nouveau thème, fertile en développements, marquera la fin de la manœuvre morale de Soissons.

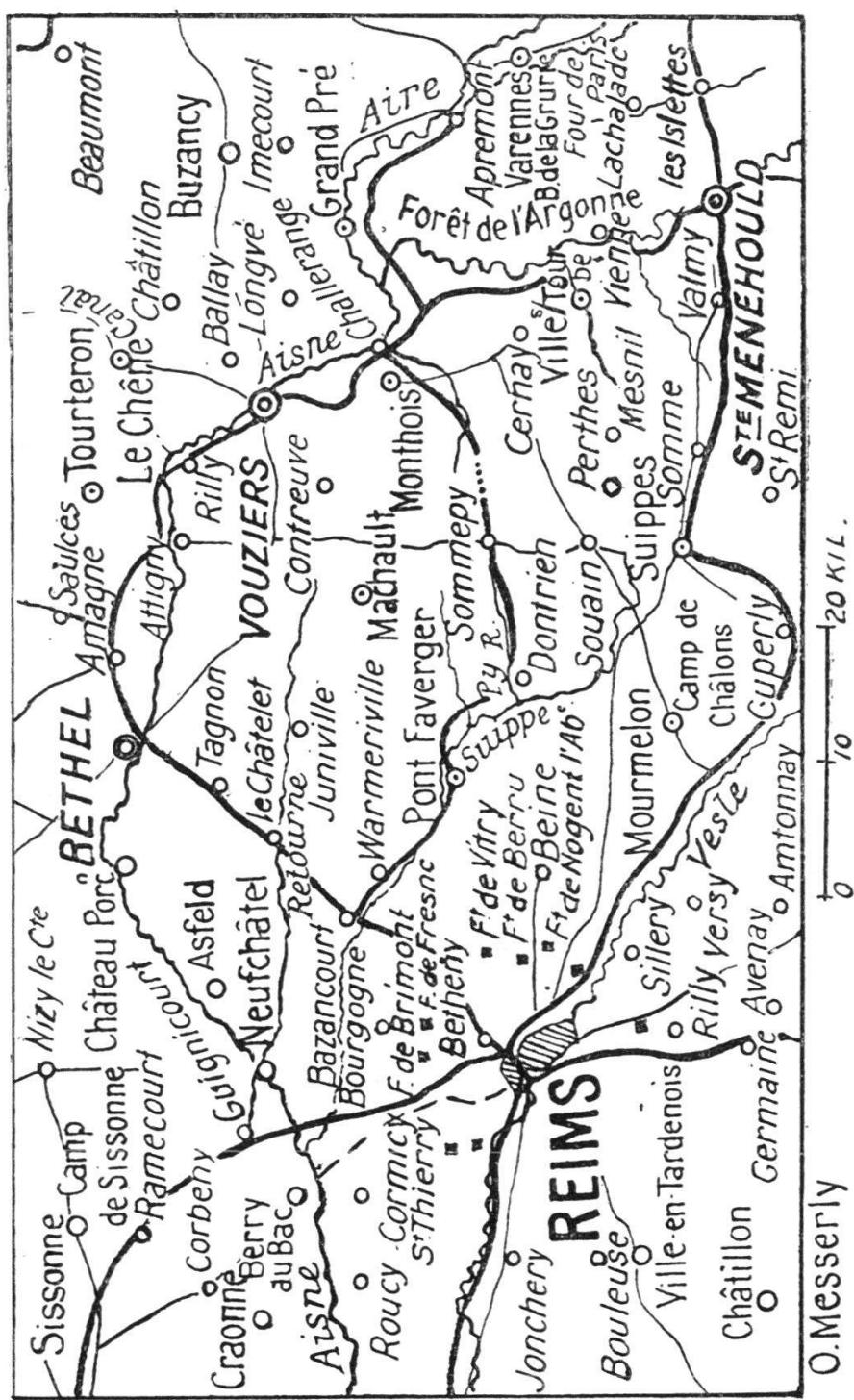
Les engagements en Champagne.

La période des grands engagements de Champagne semble marquer une nouvelle évolution du service officiel de presse à l'état-major impérial. A aucun moment encore de la guerre d'occident, les belligérants n'ont été en un désaccord aussi absolu et aussi persistant sur les faits. La lecture des textes en devient ahurissante.

Cette période s'étend du 16 février au 11 mars. Elle a été précédée, toutefois, de plusieurs phases d'opérations locales, qui ont conduit la ligne française aux points qu'elle occupe au moment de cette dernière mise en action. Une première phase est celle du mois de décembre 1914 pendant laquelle, prenant l'offensive, les troupes françaises gagnèrent environ deux kilomètres de terrain sur la ligne Perthes-Le Mesnil-Massiges. Elles s'emparèrent notamment d'une hauteur, cote 200, située immédiatement à l'ouest de Perthes, près de la route de Souain. (Voir croquis de la page 199.)

Une deuxième phase dura du 25 janvier au 4 février. Ce fut une période de contre-attaques allemandes suivies de réactions françaises qui portèrent la ligne encore légèrement plus au nord. Un petit bois fut pris et organisé à 500 mètres au nord-ouest de Perthes, et un autre à 1500 mètres au nord-est du Mesnil. Devant Massiges, la situation fut simplement main-

tenue. A ce moment, le front put être jalonné, d'une façon générale, par les points de Souain-nord de Perthes-nord de Beauséjour.



La date du 16 février inaugura la troisième période.
Voici les télégrammes :

Version française.

Version allemande.

17 février.

7 heures. — En Champagne, sur le front qui s'étend du nord-ouest de Perthes jusqu'au nord de Beauséjour, nous avons enlevé environ trois kilomètres de tranchées allemandes et fait plusieurs centaines de prisonniers, parmi lesquels cinq officiers.

15 h. 15. — En Champagne, deux contre-attaques ennemis ont été repoussées cette nuit.

Des attaques particulièrement violentes ont été dirigées contre notre gauche, en Champagne. Il s'est produit plusieurs corps à corps désespérés. Les attaques ennemis ont été partout repoussées sauf dans quelques courts secteurs où l'ennemi a pénétré et où les combats continuent. Environ 300 Français ont été faits prisonniers.

18 février.

7 heures. — Nous avons poursuivi nos gains au nord-ouest de Perthes et nous avons enlevé les positions ennemis sur un front de huit cents mètres. Toutes les contre-attaques ennemis au nord du Mesnil-les-Hurlus et de Beauséjour, ont été repoussées. Nous avons pris un gros lance-bombes, plusieurs petits, et fait deux cents prisonniers ; le combat continue.

15 h. 20. — Dans la région de Perthes, tout le terrain que nous avons conquis, hier et avant-hier, a été conservé. Parmi les nombreux prisonniers que nous avons faits, les 16 et 17 février, figurent des officiers et des hommes des VI^e et VIII^e corps actifs et des VIII^e, X^e et XII^e corps de réserve.

En Champagne, au nord de Perthes, on se bat encore. A l'est de Perthes, les Français ont été repoussés en subissant de graves pertes ; ils ne se maintiennent plus que dans quelques rares endroits de nos tranchées les plus avancées. Le nombre de prisonniers indiqué hier s'élève au jour d'hui à 11 officiers et 785 hommes.

19 février.

7 heures. — Dans la région de Souain, Perthes et Beauséjour, l'ennemi a prononcé d'abord, dans la nuit du 17 au 18, puis dans la matinée du 18, deux très violentes contre-attaques sur tout le front pour reprendre les tranchées perdues par lui le 16 et le 17 février. Ces deux contre-attaques ont été repoussées complè-

En Champagne, les Français sont revenus à la charge sur certains points avec de forts effectifs. Leurs attaques se sont entièrement dispersées sous notre feu. Une centaine de prisonniers sont encore tombés entre nos mains. Les courts éléments de tranchées enlevées par les Français le 16 sont en partie repris.

tement. Nos troupes ont refoulé les assaillants à la baïonnette, en maintenant leurs gains. Nous avons pris trois mitrailleuses et fait plusieurs centaines de prisonniers. D'après les déclarations de ces derniers, les régiments allemands engagés ont subi des pertes très élevées, atteignant pour quelques-uns le quart, pour quelques autres la moitié de leur effectif.

15 h. 10. — Toutes les tranchées conquises par nous demeurent entre nos mains.

20 février.

7 heures. — Dans la région de Souain, Perthes et Beauséjour, l'ennemi, au cours de la nuit du 18 au 19, a prononcé cinq contre-attaques pour essayer de reprendre les tranchées qu'il avait perdues les jours précédents.

Elles ont été toutes repoussées. La lutte a continué aujourd'hui. nous avons réalisé de nouveaux progrès.

15 h. 30. — Il se confirme que les pertes de l'ennemi en Champagne, au cours des dernières journées, ont été considérables, d'après les dires des prisonniers un bataillon aurait été anéanti.

Au nord de Perthes et du Mesnil, les Français ont attaqué, hier, avec des forces très importantes. Toutes les tentatives de l'adversaire de rompre nos lignes ont échoué. Sur quelques points secondaires il a réussi à pénétrer dans nos tranchées avancées. Là le combat dure encore. Au reste l'adversaire a été repoussé en subissant de lourdes pertes.

21 février.

7 heures. — Notre action continue en Champagne dans de bonnes conditions : nous avons repoussé plusieurs contre-attaques et fait de nouveaux progrès au nord de Perthes, en occupant un bois que l'ennemi avait fortement organisé.

15 h. 10. — Tous nos gains ont été maintenus. Deux contre-attaques ennemis, à la fin de la journée de hier, ont échoué.

Après les violents combats des jours précédents, une tranquillité relative a régné hier.

22 février.

7 heures. — Une contre-attaque ennemie, brillamment refoulée, a été suivie d'une poursuite énergique qui nous a rendus

En Champagne, un calme relatif a régné hier encore. Le nombre des Français que nous avons faits prisonniers dans les derniers com-

maîtres de la totalité des tranchées allemandes au nord et à l'est du bois enlevé par nous hier.

Sur le reste du front de combat, deux autres contre-attaques ont été repoussées et nous avons réalisé de nouveaux progrès, notamment au nord de Mesnil. Nous avons pris deux mitrailleuses et fait une centaine de prisonniers.

bats de ce secteur s'est élevé à 15 officiers et plus de mille hommes. Les pertes sanglantes de l'ennemi apparaissent comme extraordinairement élevées.

23 février.

7 heures. — Sur le front de Souain à Beauséjour, nous avons réalisé de nouveaux progrès, enlevé une ligne de tranchées et deux bois, repoussé deux contre-attaques particulièrement violentes, fait des prisonniers nombreux et infligé à l'ennemi des pertes élevées.

Les Français ont renouvelé hier leurs attaques au nord de Perthes quoique avec de moindres forces. Toutes se sont brisées sous notre feu.

24 février.

7 heures. — Le combat continue dans de bonnes conditions. Nous avons enlevé de nouvelles tranchées dans la région de Beauséjour et maintenu nos gains des jours précédents.

Dans la contrée de Perthes, les Français ont attaqué hier après-midi avec deux divisions d'infanterie. On en est venu, sur plusieurs points, à des corps à corps acharnés qui se sont tous dénoués en notre faveur. L'ennemi a été rejeté avec de lourdes pertes dans ses positions.

25 février.

7 heures. — Au nord de Mesnil, nous avons réalisé de nouveaux progrès et repoussé plusieurs contre-attaques.

L'adversaire a continué hier ses attaques désespérées. Comme les précédentes, et malgré l'importance des effectifs engagés, elles sont restées sans le plus petit résultat.

26 février.

7 heures. — Dans la région de Souain-Beauséjour, les opérations ont continué dans des conditions favorables pour nous. Nous avons notamment, enlevé un ouvrage allemand au nord de Mesnil, déclimé et dispersé par notre feu une colonne en marche au sud-est de Tahure.

Rien d'essentiel à signaler.

15 h. 10. — Nos progrès se sont poursuivis ; nous avons gagné du terrain dans les bois, au nord-est de Perthes et au nord du Mesnil-les-Hurlus.

27 février.

7 heures. — Nos progrès ont continué. Nous sommes arrivés au nord du Mesnil en enlevant deux lignes successives de tranchées, jusqu'à la crête du terrain occupé par les Allemands.

Les Français ont attaqué de nouveau hier et la nuit dernière avec des forces importantes. Le combat continue sur quelques points. Au surplus, l'attaque a été repoussée.

28 février.

7 heures. — Nos progrès de vendredi soir au nord de Mesnil-les-Hurlus nous ont rendus maîtres de cinq cents mètres de tranchées allemandes, où nous avons fait une centaine de prisonniers, pris deux mitrailleuses et un canon-revolver ; cette attaque a été menée brillamment, à la baïonnette. Une forte contre-attaque allemande a été repoussée dans la nuit de vendredi à samedi.

Dans la journée de samedi, nous avons réalisé de nouveaux progrès à l'ouest de Perthes et au nord de Beauséjour.

Hier encore, l'ennemi a continué ses attaques. Elles ont été repoussées complètement.

15 heures. — D'importants progrès ont été réalisés à la fin de la journée de hier. Nous avons enlevé deux ouvrages allemands un au nord de Perthes et l'autre au nord de Beauséjour. Nous avons en outre gagné du terrain entre ces deux points, et au nord-ouest de Perthes nous avons fait deux cents prisonniers. Le nombre total des soldats allemands qui se sont rendus depuis dix jours s'élève à plus de mille.

1^{er} mars.

7 heures. — Nous avons fait des progrès marqués sur tout le front du combat : au nord de Perthes, nous avons repoussé une contre-attaque, conservé l'ouvrage conquis hier et élargi nos

A plusieurs reprises, nos positions en Champagne ont été attaquées hier par au moins deux corps d'armée. Ces attaques ont été repoussées sans exception après d'ardents corps à corps.

positions en occupant de nouvelles tranchées.

Nous avons gagné du terrain dans tous les bois entre Perthes et Beauséjour, représentant deux mille mètres de tranchées ; ces gains ont été sensiblement étendus aujourd'hui. Dans une seule tranchée l'ennemi avait laissé plus de deux cents morts. Nous avons pris une mitrailleuse.

Aux dernières nouvelles, la lutte continuait dans de bonnes conditions.

15 heures. — Rien à ajouter au communiqué de ce matin, si ce n'est qu'en Champagne, les divers points d'appui, successivement gagnés, forment maintenant une ligne continue de deux kilomètres au nord et au nord-ouest de Perthes.

2 mars.

7 heures. — Nous avons repoussé, au nord du Mesnil, une forte contre-attaque et nous avons maintenu tous nos gains de hier, infligeant à l'ennemi de fortes pertes.

15 h. 17. — Malgré la tempête nous avons continué à progresser entre Perthes et Beauséjour, toute la journée de hier, notamment au nord-ouest de Perthes, au nord-est de Mesnil et au nord de Beauséjour. Nous tenons les points culminants sur le terrain parallèle à notre front d'attaque. Il est confirmé que les éléments de la garde qui nous ont contre-attaqués dans la nuit de dimanche à lundi ont subi des pertes extrêmement fortes.

3 mars.

7 heures. — Entre Souain et Beauséjour, nos progrès se sont poursuivis sur plusieurs points. Nous avons pris pied dans les bois organisés par l'ennemi et nous avons progressé au delà de la crête, dont nous avons atteint

En Champagne, de nouvelles attaques et de nouveau avec de forts effectifs ont pour la plupart échoué déjà sous notre feu avec d'énormes pertes pour l'ennemi.

En quelques lieux, des combats à courte distance ont été victorieux pour nous. Nos positions sont demeurées solidement entre nos mains.

Les attaques françaises en Champagne n'ont pas eu le moindre succès. Les Français ont été de nouveau rejetés de leurs positions avec de graves pertes.

le sommet au cours des dernières journées. Une forte contre-attaque a été repoussée.

15 h. 10. — Nous tenons toute la première ligne des tranchées allemandes, depuis le nord-ouest de Perthes jusqu'au nord de Beauséjour et sur plusieurs points nous avons progressé au delà de cette ligne.

Les autres progrès signalés hier soir sont confirmés ; ils ont été tous maintenus.

4 mars.

7 heures. — Sur le front au nord de Souain-Le Mesnil-Beauséjour, nos progrès se sont poursuivis et accentués. Nous tenons sur tout le front d'attaque, c'est-à-dire sur une longueur de plus de six kilomètres, l'ensemble des lignes allemandes représentant une profondeur de un kilomètre.

Nos progrès aujourd'hui ont été particulièrement sensibles à l'ouest de Perthes, où nous avons enlevé des tranchées et élargi nos positions dans le bois. Nous avons également gagné du terrain au nord du Mesnil. Enfin, dans la même région, nous avons repoussé plusieurs violentes contre-attaques. Un régiment de la garde a subi des pertes énormes.

Depuis le dernier communiqué nous avons fait une centaine de prisonniers et pris une mitrailleuse.

15 h. 20. — Il se confirme que les contre-attaques allemandes contre les croupes conquises par nous au nord-est du Mesnil ont été d'une grande violence. Deux régiments de la garde y ont participé avec acharnement. L'échec de cet effort a été complet.

De nouvelles attaques des Français en Champagne ont été facilement repoussées.

5 mars.

7 heures. — Nous avons continué à progresser ; nous avons consolidé et élargi nos positions, notamment au nord-ouest de Per-

Les Français ont continué hier et cette nuit leurs attaques au nord-est du Mesnil. Toutes ces attaques ont été repoussées et

thes et au nord-ouest du Mesnil, en faisant une centaine de prisonniers. Sur la croupe nord-est de ce dernier village, des contre-attaques se sont produites ; elles ont été repoussées. Les prisonniers confirment la gravité des pertes subies par les deux régiments de la Garde engagés dans le combat d'hier.

nous avons maintenu nos positions.

6 mars.

7 heures. — Progrès marqués dans la soirée de jeudi ; une compagnie de la Garde s'est trouvée encerclée dans nos lignes et est restée entre nos mains malgré les efforts tentés pour la dégager. Dans la journée de vendredi, nous avons gagné du terrain sur tout le front, enlevé une tranchée au nord-ouest de Perthes et occupé au nord du même village un saillant où nous avons fait des prisonniers. Nous avons conquis six cents mètres de tranchées sur deux cents mètres de profondeur au delà de la croupe qui est au nord-est du Mesnil. Nous avons progressé dans les bois voisins ; nous nous sommes enfin rendus maîtres de plusieurs tranchées dans les ravins au nord-ouest de Beauséjour.

De l'aveu même des prisonniers, les pertes de l'ennemi sont extrêmement élevées. Le moral de nos troupes est excellent.

15 heures. — Les progrès que nous avons réalisés hier, dans le ravin au nord-ouest de Beauséjour, ont amené les Allemands à faire de nuit une dernière et nouvelle contre-attaque que nous avons repoussée.

Tous nos progrès dans la région de Perthes, signalés ce matin, ont été maintenus.

Les Français ont continué leurs attaques près de Perthes et du Mesnil. Toutes ces attaques ont échoué.

A Perthes, nous avons fait prisonniers cinq officiers et cent-quarante soldats français.

Dans une autre attaque nous avons arraché une tranchée au petit bois au nord de Perthes et un fragment de tranchée des positions près du Mesnil.

7 mars.

7 heures. — Dans le ravin au nord-ouest de Beauséjour, une contre-attaque allemande a été repoussée. La pluie qui est tom-

Nos troupes ont fait des progrès. Nous avons pris à l'ennemi quelques tranchées et une soixantaine de prisonniers. Une attaque

bée toute la journée a ralenti les opérations.

15 heures. — Nous avons progressé légèrement au nord de Perthes et au nord-ouest de Beauséjour.

en masse faite par les Français au nord-ouest du Mesnil, a échoué avec de lourdes pertes pour eux sous le feu de notre artillerie et de notre infanterie.

8 mars.

7 heures. — A l'ouest de Perthes, nous avons pris pied dans un bois très fortement organisé. Nous avons fait des prisonniers. Au nord du même village, nous avons repoussé une contre-attaque. Nous avons gagné du terrain sur la croupe au nord-est du Mesnil et avons enlevé une nouvelle tranchée au nord de Beauséjour.

15 heures. — Rien d'important à ajouter au communiqué de hier soir. Les progrès annoncés ont été élargis ; à la fin de la journée, nous avons, en outre, enlevé des tranchées au nord-ouest de Souain. Les tranchées conquises entre Perthes et Beauséjour, représentent de 4 à 500 mètres. Nous avons fait des prisonniers parmi lesquels plusieurs officiers.

Les combats en Champagne continuent. Près de Souain, l'ennemi a été repoussé hier soir dans une mêlée. Le combat a repris dans la nuit. Dans la direction au nord-est du Mesnil, une attaque ennemie a complètement échoué hier après-midi. Notre contre-attaque de nuit a été couronnée de succès. 140 Français ont été faits prisonniers.

9 mars.

7 heures. — Des tempêtes de neige ont à diverses reprises, dans le courant de la journée, gêné les opérations.

Ce matin, l'ennemi a tenté de reprendre le bois enlevé par nous, hier, à l'ouest de Perthes. Il a été repoussé. Notre contre-offensive nous a permis de gagner du terrain vers le nord et vers l'est. Nous avons fait des prisonniers. Cette progression a continué et s'est accentuée dans le courant de l'après-midi.

Dans la région de Perthes nous avons gagné plus de cinq cents mètres de tranchées.

Entre Le Mesnil et Beauséjour, nous avons perdu quelques mètres de tranchées conquises hier et nous avons gagné une centaine de mètres sur la croupe au nord-est du Mesnil.

Les combats autour de Souain n'ont pas encore donné de résultat. Au nord-est du Mesnil, l'adversaire, qui se préparait à nous attaquer, en fut empêché par notre tir.

10 mars.

7 heures. — Combats très chauds qui nous ont été favorables. Entre Souain et Perthes, dans le bois où nous avions pris pied, il y a trois jours, nous avons refoulé deux contre-attaques et réalisé des progrès également dans les bois à l'est du précédent, au voisinage immédiat de Perthes. Au nord du même village, l'ennemi a attaqué et a repoussé. Sur la croupe au nord-est du Mesnil, notre gain d'hier, qui était de 450 mètres, s'est augmenté de 200 mètres. Nous avons enlevé un ouvrage allemand, pris un canon-revolver, trois mitrailleuses et fait des prisonniers. L'organisation ennemie, extrêmement forte, comprenait des abris blindés avec des canons-revolvers et des chambres souterraines profondes. Enfin, au nord du Mesnil nous avons repris les quelques mètres de tranchées que nous avions conquis dimanche et perdus lundi.

15 heures. — L'importance de nos progrès réalisés, hier, en Champagne, se confirme. Une contre-attaque allemande, très violente, s'est produite la nuit sur la crête 196, elle a été vigoureusement repoussée. Nous avons gagné en outre, un peu de terrain le long de la route de Perthes à Tahure.

Sur la croupe au nord-est du Mesnil notre infanterie, après avoir enlevé un ouvrage allemand signalé dans le dernier communiqué, a atteint, au delà de cet ouvrage, la crête marquée par le chemin allant de Perthes à Maisons-de-Champagne.

II mars.

7 heures. — L'ennemi a contre-attaqué violemment à diverses reprises pendant la nuit du 9 au 10 et pendant la journée du 10.

Près de Souain, des troupes bavaroises sont restées victorieuses après un long combat corps à corps.

Au nord-est du Mesnil, l'ennemi a pénétré en quelques endroits, momentanément dans nos lignes. Dans un corps à corps désespéré, au cours duquel les réserves françaises, accourues comme renfort, ont été empêchées d'intervenir par notre contre-attaque, nous avons repoussé définitivement l'ennemi de notre position.

Les Français ont dirigé deux attaques contre la corne de bois à l'est de Souain, dont ils avaient été rejetés avant-hier. Les deux

Il n'a pas gagné un pouce de terrain. Nous avons consolidé et élargi nos positions sur les crêtes dont nous nous sommes rendus maîtres, infligeant aux assaillants de très fortes pertes.

attaques ont été repoussées d'une manière sanglante.

12 mars.

Nous avons, dans la soirée de mercredi, réalisé des progrès sensibles dans le bois à l'ouest de Perthes, où nous avions pris pied il y a cinq jours. L'ennemi s'y est défendu avec acharnement. Malgré un très violent bombardement et plusieurs contre-attaques nous avons maintenu nos gains.

En Champagne, le calme règne en général.

On peut interrompre ici cette longue mais nécessaire reproduction des télégrammes officiels. Les deux ou trois jours suivants, on assiste à une courte reprise, sur le même ton, des informations contradictoires, puis, de part et d'autre la rubrique Perthes Beauséjour disparaît pendant quelque temps de la chronique quotidienne.

Toutefois, — et ceci est caractéristique autant que logique étant donné l'absolue opposition des déclarations, — une sorte de polémique s'engage entre les parties à titre de point final des récits officiels. En Allemagne, le bureau de la presse publie un commentaire qui tient de la stratégie et un peu de la danse du scalp, et dont la tendance manifeste est de galvaniser l'opinion publique. Celle-ci pourrait éprouver un peu de peine à discerner une victoire à but nettement réalisé dans une bataille de trois semaines qui n'aboutit pas au plus léger déplacement de la ligne des engagements. Et, en France, le besoin doit se faire sentir de justifier des combats aussi soutenus, donnant l'impression d'une tentative d'offensive décisive, et ayant certainement coûté des pertes nombreuses, mais qui n'ont abouti qu'à un gain de deux ou trois kilomètres de terrain.

LE COMMENTAIRE ALLEMAND

10 mars 1915.

Les combats annoncés aujourd'hui et les jours précédents terminent la bataille « d'hiver en Champagne », en ce sens qu'aucun nouvel élan ne saurait changer quoi que ce soit au résultat final.

Ainsi qu'on l'a annoncé le 17 février déjà, cette bataille est née de l'intention du commandement en chef français d'alléger la tâche des Russes, serrés de si près en Mazurie, et, à cet effet, de chercher, sans considération de sacrifices, à percer les lignes allemandes en se proposant la ville de Vouzier comme premier objectif.

L'issue connue de la bataille de Mazurie démontre que ce résultat n'a été obtenu en aucune façon. Et quant à la tentative de rompre la ligne allemande, on peut affirmer aujourd'hui qu'elle a échoué complètement et lamentablement. Contrairement à tous les allégés des communiqués officiels français, l'ennemi n'est parvenu sur aucun point à obtenir le moindre avantage. Nous en sommes redéposables à l'attitude héroïque de nos troupes, à la prudence et à la persévérence de leurs chefs, en première ligne au colonel général von Einem ainsi qu'aux généraux commandants Riemann et Fleck.

En combattant sans répit jour et nuit depuis le 16 février, l'adversaire a lancé, l'un après l'autre, plus de six corps d'armée à effectifs complets et des masses énormes de munitions d'artillerie lourde, de fabrication française et américaine (souvent plus de cent mille coups en 24 heures) contre un front de huit kilomètres de largeur, défendu par deux faibles divisions rhénanes.

Les bataillons rhénans et les bataillons de la garde, ainsi que ceux d'autres unités envoyés pour les soutenir, ont non seulement opposé une résistance inébranlable à l'assaut de forces qui leur étaient six fois supérieures, mais les ont souvent aussi devancées par de vigoureuses contre-attaques. C'est ainsi qu'il se fait que, bien qu'il s'agisse seulement de combats défensifs, plus de 2450 prisonniers non blessés, dont 35 officiers, sont restés entre nos mains.

Sans doute, nos pertes, en raison de la bravoure de l'adversaire, sont lourdes ; elles dépassent même celles qui ont été subies par la totalité des forces allemandes engagées dans la bataille de Mazurie ; mais ce n'est pas en vain. Les pertes de l'ennemi doivent être évaluées au moins au triple des nôtres, c'est-à-dire à plus de 45 000 hommes.

Notre front de la Champagne est plus solide que jamais. Les efforts français n'ont eu aucune influence sur le cours des événements sur le théâtre oriental. La bravoure et la ténacité allemandes se sont acquis un nouveau titre de gloire, qui vaut celui qui a été remporté presque en même temps en Mazurie.

LA RÉPLIQUE FRANÇAISE

12 mars 1915.

Les opérations qui se poursuivent en Champagne depuis plusieurs semaines, ont complètement atteint le but qui leur était assigné. Ce but avait un double caractère, local et général.

I. — *Résultats locaux.*

Les résultats locaux se résument par un progrès continu.

Jamais les Allemands, malgré d'innombrables et violentes contre-attaques, n'ont rien pu nous reprendre de ce que nous leur avons enlevé.

Notre gain représente, sur un front de 7 kilomètres en longueur, 2 à 3 kilomètres de profondeur, par rapport à nos positions de la fin de décembre.

Ce gain nous a rendus maîtres d'une ligne de hauteurs qui offre une base favorable pour de nouvelles attaques.

Les pertes allemandes ont été très élevées. Deux régiments de la Garde ont été à peu près anéantis.

Certaines unités, par exemple les 2^e et 5^e compagnies du 2^e régiment de la Garde, n'existent plus. Les 1^{re}, 6^e et 7^e du même régiment ont été fondues en une seule.

Un commandant de compagnie, prisonnier, a déclaré que chaque rafale de notre artillerie abattait trente hommes par compagnie dans les tranchées allemandes.

Des brancardiers divisionnaires capturés par nous ont fait connaître que, pendant trois semaines, ils ont eu à transporter chaque nuit, pour leur seule division, 400 grands blessés (sans compter les blessés pouvant marcher).

Or les effectifs engagés par l'ennemi ont varié de quatre à cinq corps d'armée et demi, et nous avons trouvé sur le terrain près de 10 000 cadavres allemands.

Nous avons fait près de 2000 prisonniers, appartenant à cinq corps d'armée différents, pris des canons-revolvers et beaucoup de mitrailleuses.

Le moral des prisonniers est très bas. Des cas de folie se sont produits dans les troupes, obligées maintenant de tenir dans des tranchées construites à la hâte au fur et à mesure de nos progrès.

II. — *Résultat général.*

Le but essentiel des opérations entamées par nous le 16 février en Champagne était de fixer sur ce point du front le plus grand nombre possible de forces allemandes, de leur imposer une grosse consommation de munitions, et d'interdire à l'ennemi tout transport de troupes en Russie.

Ce but a été complètement atteint.

Les Allemands avaient en Champagne, le 16 février, 119 bataillons, 31 escadrons, 64 batteries de campagne, 20 batteries lourdes.

Du 16 février au 10 mars, ils y ont amené en plus 20 bataillons d'infanterie (dont 6 de la Garde), 1 régiment d'artillerie de campagne et 2 batteries lourdes de la Garde, soit la valeur d'un corps d'armée.

Malgré ces renforts, ils n'ont pas réussi à reprendre l'avantage.

En revanche, ils se sont trouvés dans l'impossibilité de transporter des troupes en Russie.

Ainsi a été facilité, conformément au plan des armées alliées, le brillant succès remporté du 25 février au 3 mars par les Russes (retraite précipitée des Allemands, capture de 10 000 prisonniers, de nombreux canons et mitrailleuses).

Il est intéressant, d'autre part, de remarquer qu'une notable partie des troupes allemandes envoyées en Champagne entre le 6 février et le 10 mars venaient de la région du Nord, où l'armée anglaise a remporté, le 10 mars, un premier succès.

C'est le cas, notamment, des 6 bataillons, des 6 batteries de campagne et des 2 batteries lourdes de la Garde.

Par là s'affirme une fois de plus, au bénéfice des armées alliées, l'étroite solidarité des opérations, aussi bien sur les diverses parties du front occidental qu'entre ce front et le front oriental.

III. — *L'aveu allemand.*

Au surplus, dans un communiqué du 10 mars, l'état-major allemand n'a pu éviter de le reconnaître.

Premier aveu : le communiqué confesse que notre action en Champagne a commencé au moment du succès allemand des lacs de Mazurie. Mais il omet d'ajouter ce que tout le monde sait, à savoir qu'à partir du 25 février le dit succès allemand en Russie s'est changé en un échec caractérisé.

Deuxième aveu : le même communiqué prétend que l'armée allemande n'a engagé en Champagne que « deux faibles divisions ». Mais il mentionne la présence de deux commandants de corps d'armée de l'armée von Einem, plus les bataillons

de la Garde (venus du Nord) et « d'autres unités appelées à leur secours ».

Troisième aveu : le communiqué déclare que l'armée allemande a perdu plus de monde en Champagne qu'à la bataille des lacs de Mazurie ; or, aux lacs de Mazurie il y avait quatorze corps d'armée allemands et trois divisions de cavalerie.

Si réel qu'ait été notre succès de Champagne, il nous eût été difficile d'infliger à « deux faibles divisions » des pertes plus lourdes que celles subies en Russie par quatorze corps d'armée. Si les pertes des Allemands en Champagne ont été aussi lourdes que le prétend leur état-major, c'est qu'il y avait là non deux divisions, mais plus de dix.

On sait d'ailleurs que nous avons fait en Champagne des prisonniers appartenant à cinq corps d'armée différents. Cela tranche la question.

IV. — *Conclusion.*

En résumé, notre action en Champagne :

1^o A été une suite ininterrompue de succès locaux et ne nous a coûté que des pertes relativement faibles et très peu de prisonniers ;

2^o A infligé à l'ennemi des pertes énormes, supérieures à celles subies par lui en Russie au même moment ;

3^o L'a obligé à concentrer sur ce point du front cinq corps d'armée et à y dépenser en grande quantité des munitions ;

4^o A aidé aux brillants succès remportés par les Russes et par les Anglais ;

5^o A entraîné l'état-major allemand à fournir des explications qui constituent un aveu.

LES DEUX VERSIONS

Le lecteur a toutes les pièces du dossier sous les yeux. Il peut juger. Laquelle des deux versions se rapproche le plus de la réalité probable, tant dans ses conclusions que dans son développement ?

Si l'état-major français a eu l'intention de percer le front allemand, il est certain qu'il n'a pas réussi. Il a gagné du terrain, il a conquis des lignes de tranchées, mais derrière celles-ci de nouvelles lignes se sont dressées, et, finalement, malgré les succès réalisés, il a suspendu l'opération. Un commerçant dirait : il a

arrêté les frais. En termes plus militaires, on supposera que la bataille devenait trop coûteuse, et qu'en présence d'aléas plus graves qu'on ne les avait escomptés, le but n'a plus paru justifier les pertes qu'il aurait encore nécessitées.

Même si cette intention n'a pas été celle de l'état-major, et que les engagements de Champagne n'aient eu d'autre objet que de retenir en occident des effectifs au bénéfice des Russes, la manœuvre morale devenait nécessaire pour atténuer l'effet produit sur le public par l'arrêt de l'opération. Car le public a dû fonder quelque espoir sur celle-ci. Observant l'insistance avec laquelle, depuis le début de l'hiver, les attaques étaient reprises dans cette région de Perthes si voisine du massif de l'Argonne, et constatant qu'une réussite dégagerait ce massif, il a dû espérer un succès plus palpable qu'une répercussion sur les affaires de Russie, et rêver d'une victoire d'occident. Cette victoire à effet généralisé, il ne l'a pas obtenue. Il a dû plutôt constater la force des ouvrages défensifs de l'adversaire, et la peine qu'éprouvaient généraux et soldats à les enlever. De là, probablement, le supplément d'efforts du service officiel de presse, supplément inédit, pour éclairer les jours du tableau et adoucir les ombres; de là l'importance qu'il paraît prêter, jusqu'à y répondre aussi longuement, au récit allemand, malgré le risque difficile à éviter de tomber dans le journalisme et la polémique, ou dans la plaidoirie de première instance.

Est-il au moins certain que l'objectif stratégique allégué ait été atteint et que la bataille a empêché l'état-major allemand de diriger sur le front russe à la rescouasse des troupes engagées dans la Mazurie, les effectifs qu'il aurait désiré y envoyer? Nullement, soutiennent les conclusions allemandes; certainement, répliquent les françaises. Et celles-là invoquent pour

preuve la victoire acquise contre les Russes à l'heure où débutaient les engagements de Champagne, celles-ci le revirement qui se produisit sur le Niemen dès le 25 février, et qui, de poursuivants fit des Allemands des poursuivis.

Assurément, la preuve allemande n'en est pas une. Peut-être même n'est-elle qu'une défaite, si l'on examine de près, — on le fera tout à l'heure, — l'administration de cette preuve, basée sur le faible effectif de deux divisions seulement que la bataille aurait occupées. Mais la preuve française non plus n'en est pas une; ou plutôt, elle n'est qu'une présomption. On ne saurait affirmer, sans autre indice, que l'état-major allemand ait eu l'intention de dégarnir le front de Champagne, faute d'aucun autre moyen de renforcer celui de Prusse orientale. On ne pourra prononcer sur ce différend que lorsqu'on saura ce qui s'est passé non sur les fronts mais entre les deux fronts, et lorsque les ordres et les comptes rendus de combat sortiront des archives.

Moins théorique est l'examen des télégrammes officiels quotidiens éclairé par le développement de la bataille. Ici, l'on aboutit à la certitude du manque absolu de sincérité de la version allemande. Elle a contre elle l'étude des mouvements reportés sur la carte, et tout un faisceau de présomptions qui corroborent ce très affirmatif indice.

L'allure générale de la bataille d'abord. La version allemande la montre des plus simples. C'est un schéma qui se répète presque chaque jour. Les Français attaquent violemment; une mêlée se produit, désespérée; ils sont rejetés dans leurs positions. Le plus souvent la riposte suit instantanément l'attaque. Parfois, l'assaillant réussit à prendre pied dans de petits éléments de tranchées, mais s'il n'est pas expulsé le jour même, il le sera le lendemain. Plus fréquentes se font les

attaques, plus catégorique est l'annonce de leur insuccès : « Toutes les attaques françaises se brisent sous notre feu », ou si conduites jusqu'au corps à corps, « toutes se dénouent en notre faveur » sans exception ; « toutes les tentatives de l'adversaire de rompre nos lignes ont échoué » ; « les attaques désespérées de l'ennemi sont restées sans le plus petit résultat » ; « nos positions sont demeurées solidement entre nos mains » ; « les attaques françaises n'ont pas eu le moindre succès » ; finalement « nous avons repoussé définitivement l'ennemi de notre position ». Les pertes subies par l'assaillant sont toujours qualifiées par une expression cotoyant le superlatif. Le 18 février, elles ont été « graves » ; le 20, « lourdes » ; le 22, « extraordinairement élevées ». Le 24 et le 7 mars, elles sont encore « lourdes » ; le 2 mars, elles sont « énormes » ; le 11, « sanglantes » ; enfin, en conclusion, elles doivent s'être élevées, au total, à 45 000 hommes.

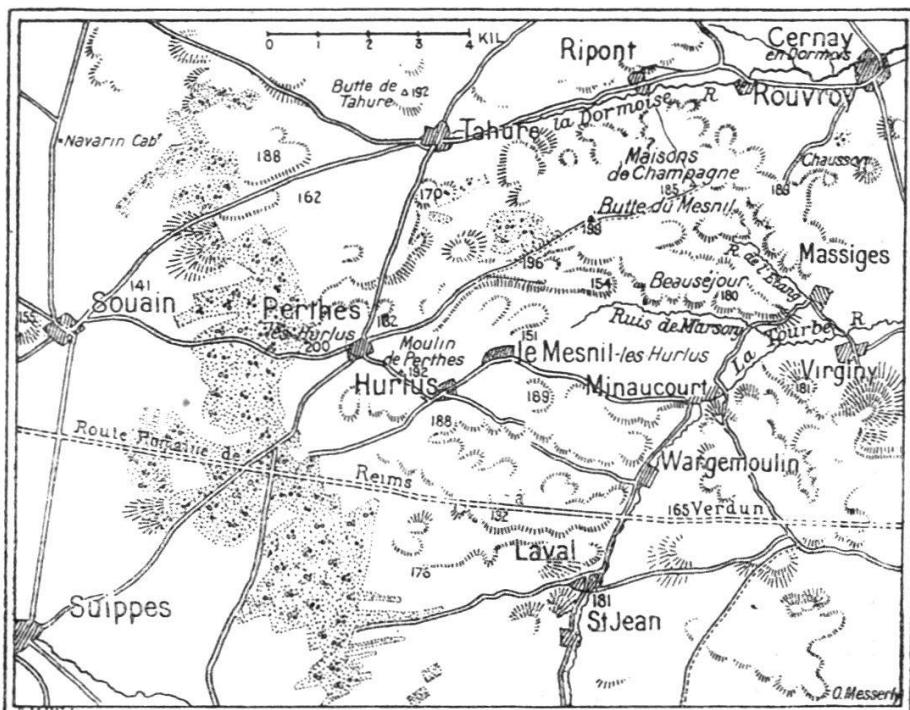
Instinctivement, on se demande pourquoi, en présence de résultats aussi désastreux pour l'assaillant, le défenseur, contrairement à ses traditions, contrairement surtout aux enseignements de la guerre de tranchées qui a établi la valeur des contre-attaques, on se demande pourquoi le défenseur n'a pas contre-attaqué ? Il épouse l'adversaire et n'en profite pas pour atteindre ses lignes ! Il se contente d'une défense passive que son règlement déconseille, que ses manœuvres du temps de paix n'ont pour ainsi dire jamais pratiquée parce que fautive, et se tient pour satisfait de ce que, après trois semaines d'efforts, l'ennemi ait été « repoussé définitivement de notre position ».

« Nous n'avions que deux divisions en ligne », expliquent les Allemands. « Pardon, répondent les Français, nous vous avons fait des prisonniers appartenant à cinq corps d'armée. »

Pour être décisive, la réplique devrait joindre l'indication du nombre des régiments à celui des corps d'armée. Il peut y avoir eu sur le front, par exemple, deux divisions de deux corps d'armée accolés, plus trois régiments de renforts prélevés sur trois autres corps d'armée. On obtiendrait ainsi de deux à trois divisions, et des troupes de cinq corps d'armée, mais non les cinq corps eux-mêmes. Il est plus sûr de chercher une preuve dans les péripéties de la lutte, et d'opposer, à cet effet, la bataille française à la bataille allemande.

Le front de départ est jalonné, comme on l'a dit, par un petit bois situé vers la cote 200, à 500 mètres environ au nord-ouest de Perthes, un boqueteau qui se trouve à 1500 mètres au nord-est de Mesnil-les-Hurlus, et la ferme de Beauséjour. Développement total environ 7 kilomètres.

La bataille s'ouvre, le 16 février, par l'enlèvement de trois kilomètres environ de tranchées allemandes réparties sur cette ligne-là, l'aile de Beauséjour étant



un peu au nord de la ferme. Les Allemands contre-attaquent; ils contre-attaquent dix fois, sans reprendre le terrain perdu; les Français poursuivent au contraire leurs gains et enlèvent encore huit cents mètres de tranchées, le 17, au nord-ouest de Perthes. Ce jour-là des contre-attaques sont repoussées au nord du Mesnil et de Beauséjour.

Les Français consolident alors leur nouvelle ligne, non sans subir deux premières contre-attaques, très violentes, poursuivies sur tout le front, l'une pendant la nuit du 17 au 18, la seconde dans la matinée du 18, puis, pendant la nuit suivante, une nouvelle série de cinq contre-attaques.

Le 20, ils reprennent leur action, localisée cette fois-ci au nord de Perthes, où ils conquièrent un nouveau petit bois, appartenant sans doute au massif boisé dont les lisières s'échelonnent à l'ouest. Deux contre-attaques cherchent à les contenir, le 20, et une troisième le 21; celle-ci, repoussée plus à fond, permet de compléter sur les talons des poursuivis l'enlèvement du petit bois. Ce jour-là, les Allemands ont lancé également, au nord du Mesnil, deux contre-attaques à la suite desquelles les Français réalisent des gains qui se prolongent le lendemain. Une ligne de tranchées et deux bois sont enlevés; puis deux contre-attaques repoussées, particulièrement violentes.

Le 23, le combat continue vers la droite, dans la région de Beauséjour, pour reprendre le 24 au nord du Mesnil. Son allure est d'ailleurs constamment la même: les Français attaquent un ouvrage déterminé, et quand ils l'ont conquis, ils sont obligés de résister aux contre-attaques de l'adversaire destinées à les empêcher de s'y consolider.

Le 26, la bataille atteint les premières crêtes, au nord de Mesnil-les-Hurlus; cinq cents mètres de tranchées sont occupés. Le 27, aux ailes, prise de deux

ouvrages, l'un au nord de Perthes, l'autre au nord de Beauséjour. Le 28, la contre-attaque est repoussée et les gains consolidés ; l'ensemble représente 2000 mètres du front. De nouveaux gains complètent les précédents au nord de Perthes ; là, l'ensemble atteint aussi 2000 mètres d'un front continu. Le 1^{er} mars, les points culminants sont tenus sur toute la crête parallèle au front d'attaque, et, le 2, l'opération est poussée ici et là en avant de la crête. Le 3, le nouveau front d'attaque sera tenu sur tout son développement de six kilomètres, avec un kilomètre gagné en profondeur sur le front primitif.

Jusqu'à cette date, les Français ont constaté la présence de régiments des VI^e et VIII^e corps actifs, X^e et XII^e de réserve. Des troupes de la garde entrent maintenant en ligne. Elles prononcent plusieurs violentes contre-attaques au nord du Mesnil. Renouvelés le 4, ces assauts accusent la présence de deux régiments de ce corps d'armée. Leurs tentatives restent d'ailleurs inutiles ; elles n'empêchent pas des progrès dans les ravins au nord-ouest de Beauséjour, qui provoquent de nouvelles contre-attaques les 5 et 6. Celles-ci persistent les jours suivants et rendent même quelques mètres aux Allemands, le 8, entre le Mesnil et Beauséjour. Mais cette reprise ne compense pas les pertes qui continuent par ailleurs. Nouveau bois conquis le 9, entre Souain et Perthes, où la contre-attaque de deux compagnies est refoulée ; 450 mètres, puis encore 200 mètres enlevés au nord du Mesnil, avec reprise des tranchées qui avaient été perdues ; très violente contre-attaque repoussée à la côte 196, renouvelée pendant la nuit du 9 au 10 et pendant la journée du 10 ; finalement quand, le 11, les Français interrompent l'opération, le front aura été porté, au nord de Perthes, à la lisière des bois, le long de la route de Tahure ; au nord du Mesnil,

près du chemin de Perthes à Maisons de Champagne ; au nord de Beauséjour, vers le chemin du Mesnil aux mêmes maisons. Au total, des lignes de tranchées enlevées sur un front de sept kilomètres et une profondeur de deux à trois kilomètres.

Que l'on réduise, si l'on veut, arbitrairement, le nombre des contre-attaques repoussées, que l'on admette des reprises moins rares d'éléments de tranchées, la bataille française n'en conserve pas moins un caractère de vraisemblance très supérieur à celui de la bataille allemande, bien plus conforme à la doctrine établie et aux nécessités de la victoire même locale, bien plus respectueuse de l'esprit comme de la lettre des prescriptions tactiques. Et l'on est porté à admettre, dès lors, que la version allemande est trop modeste en réduisant à deux divisions les unités engagées pendant ces trois semaines de contre-attaques sans cesse renouvelées, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, tantôt sur l'ensemble des sept kilomètres du front ; trop modeste aussi dans le silence observé sur l'intervention au combat de régiments de la Garde ; trop modeste, encore, dans son appréciation générale de l'activité des troupes allemandes, figées dans leurs positions, sans effort aucun pour se jeter sur celles de l'adversaire prétendu battu.

On se rappelle alors les télégrammes relatifs à la bataille de l'Aisne, et l'on s'aperçoit que la façon de procéder du service officiel de presse fut, à cette époque, et sur le front plus étendu de l'Oise à Verdun, ce qu'on vient de voir à propos des sept kilomètres de Perthes à Beauséjour. Alors aussi, ne voulant pas avouer des contre-attaques manquées, ce service fit de la bataille une manœuvre de défensive passive, un front allemand inébranlable et impassible au pied duquel l'armée alliée, d'elle-même et bénévolement, vint s'effondrer. Ainsi rien n'est changé dans la méthode, ni dans l'effort d'imagination.

Ces constatations gagnent en signification et en solidité par la remarque que, durant cette période des engagements en Champagne, le service officiel de presse allemand a observé la même conduite sur tout le front. Partout il a appliqué la négation systématique et absolue des revers. En ces deux qualificatifs réside la différence entre le mode français et le mode allemand. De part et d'autre, les communiqués, dans l'énumération des multiples opérations de détail qui se poursuivent sur l'ensemble du front, omettent de préférence les insuccès, soit intentionnellement, par exigence morale, soit de bonne foi, parce que l'incident ne valait pas la citation. A cet égard, il n'y a pas de différence essentielle entre partis. En revanche, l'observation devient intéressante dès qu'il s'agit de combats qui, quoique locaux, sont indubitablement d'une importance supérieure à celle d'engagements qui n'ont été signalés qu'à cause du succès. Dans ces cas-là, le revers est la seule explication des dénégations.

Il convient de fournir la preuve de cette assertion. Nous la demanderons aux informations relatives aux combats dans l'Argonne, pendant la période qui a précédé celle des engagements en Champagne ; puis, à divers combats locaux poursuivis pendant ces engagements sur d'autres parties du front.

LES COMBATS DANS L'ARGONNE.

Les observations qu'autorisent ces combats sont intéressantes en ce qu'elles montrent comment, dans une région très disputée, et où les alternatives de succès et de revers sont constantes, le service des informations allemand trouve le moyen de supprimer les alternatives pour laisser l'impression de la victoire allemande à jet continu.

Nul ne contestera que les innombrables engagements dont l'inextricable fouillis boisé de l'Argonne a été le théâtre de septembre 1914 à avril 1915, et plus tard, n'ont conduit aucun des belligérants à des résultats appréciables, par quoi il faut entendre des résultats de nature à exercer une influence sur la bataille en général. Pendant la longue période où l'armée allemande a cherché à ressaisir l'offensive sur l'Aisne, puis sur l'Oise, on a pu croire que l'Argonne était une région d'attaques principales. Jour après jour, les communiqués allemands annonçaient du terrain gagné. Mais, en fait, cette progression ne paraît pas avoir jamais dépassé beaucoup le bois de la Grurie.

A partir du mois de novembre, le phénomène inverse s'est produit. Les Français ont annoncé à leur tour des succès divers, et la situation générale n'en a guère été modifiée ; les combats restent des combats de détail qui se poursuivent toujours dans la même zone.

Un dernier incident, avant les grands combats de Champagne, relaté par les dépêches des deux belligérants les 11 et 12 février n'a pas davantage changé rien d'essentiel à l'état des choses. On ne constate pas pendant ces deux jours un déplacement des lignes de combat.

Ces circonstances s'expliquent par la disposition des lieux.

Le massif de l'Argonne est une sorte de dos d'âne, assez protubérant, allongé du nord au sud entre l'Aire et l'Aisne. Deux routes de grande communication relient les deux vallées latérales qu'il sépare, celle de Clermont à Sainte-Menehould, et celle de Varennes à Vienne-le-Château. Cette dernière est accompagnée, à trois ou quatre kilomètres plus au nord, par un chemin de bois à peu près parallèle, de Montblainville à Vienne. Il traverse le bois de la Grurie. Plus au nord encore, un deuxième chemin de même nature est celui d'Apremont

à Binarville. Entre ces communications la forêt est épaisse ; il y règne un sous-bois touffu ; le sol est, en outre, coupé de ravins plus ou moins encaissés.

Lors de leur grande offensive et du recul qui suivit la bataille de la Marne, les Allemands ne pénétrèrent pas dans le massif ; leurs colonnes se bornèrent à le



longer. Leur mouvement de retraite fut arrêté à la hauteur de la route de Varennes à Vienne-le-Château, dont elles occupèrent les deux issues.

Tous les règlements tactiques conseillent aux troupes de poursuite de gagner si possible les flancs de l'ennemi qu'elles poursuivent. Elles y trouvent un double avantage : celui de n'être pas arrêtées par des arrière-gardes en position, et celui d'activer la retraite des détachements dont elles menacent les ailes et les derrières.

Ainsi firent les Français. En possession de la route Clermont-Sainte-Menehould, ils se jetèrent dans la forêt et par la route de l'intérieur les Islettes-le Four de Paris, ils prirent une position centrale qui leur permit d'agir sur les flancs intérieurs des colonnes latérales allemandes. Ils poussèrent ainsi jusqu'au chemin de bois pour prendre front tant à l'ouest qu'à l'est.

A leur tour, les Allemands, voulant couvrir leurs points d'appui de Varennes et de Vienne, pénétrèrent dans les fourrés. Ils ne purent pousser très avant par la lisière de l'ouest ; les Français conservèrent la possession des bois et s'emparèrent de la lisière elle-même sur la ligne Binarville-Vienne-le-Château. Ne parvenant pas à déboucher, ils s'y installèrent face aux tranchées allemandes. Leur ligne réussit cependant à gagner peu à peu, par sa droite et son centre, jusqu'à l'Aisne. Ils occupèrent des redoutes à Melzicourt et jusqu'au confluent du ruisseau qui se jette dans l'Aisne au nord de Servon. Même ils enlevèrent quelques tranchées sur la rive droite de l'Aisne. Mais les Allemands maintinrent le front Vienne-le-Château-Melzicourt.

Du côté de l'est, les Français ne purent atteindre la lisière de la forêt. Ils rencontrèrent en forces sérieuses les troupes du XVI^e corps d'armée qui, entre Varennes et Montblainville, et probablement plus au nord par Apremont, étaient entrées dans le bois de la Grurie. C'est dans cette région surtout que se poursuivirent les combats dont les communiqués ont fait mention si souvent pendant tout l'automne, l'hiver et le printemps 1914-1915. Les Français s'étaient installés sur la ligne Four de Paris-Saint-Hubert-Fontaine Madame-Pavillon de Bagatelle. Devant leur droite seulement, de leurs groupes avaient gagné la lisière à la Barricade.

La période des succès allemands pendant le mois d'octobre, fut marquée par l'enlèvement de ces tranchées avancées de la Barricade ; par une progression

d'aile gauche jusqu'à la Chalade avec conversion au nord à mi-chemin de ce point au Four de Paris ; par la prise des postes de Saint-Hubert et de Bagatelle. Les derniers jours d'octobre renversèrent les succès. Une contre-offensive des Français leur rendit d'abord Saint-Hubert, puis Bagatelle, et refoula partiellement l'enveloppement sud du Four de Paris. Depuis lors, et jusqu'à la date des engagements en Champagne, la situation ne changea plus. Les deux lignes françaises restèrent dos à dos, celle de l'ouest partiellement sur les derrières des Allemands de Vienne, celle de l'est avec des tranchées allemandes sur son flanc gauche.

L'état-major allemand a publié un récit des combats de l'Argonne : *Die Kämpfe im Argonnerwald*. Un article du *Journal des Débats*, le 10 février, qui a servi à l'exposé ci-dessus, extrait quelques passages qui éclairent le caractère de ces combats de positions fortifiées sous bois.

Le 7 décembre, dit le récit, les Allemands commencèrent trois cheminements, qui partaient de leurs tranchées de première ligne et se dirigeaient vers les tranchées françaises. Les boyaux de droite et du centre étaient arrivés le 18 à 20 mètres de celles-ci ; le boyau de gauche, plus avancé, était parvenu à 8 mètres. Mais les Français, qui étaient sur leurs gardes, avaient établi au-dessous une contremine, qu'ils firent exploser, et qui emporta 10 mètres du couloir, ramené ainsi au niveau des deux autres. Le 19, les Allemands déblayèrent la partie bouleversée, en même temps qu'ils avançaient les boyaux du centre et de droite à six et huit mètres de l'adversaire. De là, ils poussèrent des rameaux souterrains longs de 3 mètres, et y établirent des fourneaux. L'explosion eut lieu le 20, à huit heures du matin. Les troupes d'assaut attendaient massées dans les places d'armes des tranchées. Elles s'élancèrent aussitôt, les sapeurs en tête, avec des grenades à

main, des cisailles et des haches. Les tranchées françaises furent occupées. — « Le récit allemand, ajoutent les *Débats*, omet naturellement de dire que nous avons repris le lendemain les deux tiers du terrain perdu. » (Communiqué du 22 décembre.)

Tel est le caractère général de la lutte dans l'Argonne. Quand donc un des belligérants annonce une victoire dans cette région, il convient de lui conserver sa signification de victoire pour ainsi dire sur place, et qui ne saurait, sans être suivie par plusieurs autres, conduire à un résultat général.

Cet exposé donne toute sa saveur à la façon dont le public allemand a été renseigné au sujet de l'Argonne, à la veille des combats en Champagne. On a cité déjà, à l'occasion de la bataille de la Marne, les résumés des communiqués officiels publiés dans des brochures de propagande, et l'on a cité, à cette occasion, la *Kriegs-chronik* mensuelle, publiée à Berlin, en allemand et en français. Voici le tableau des combats en Argonne durant le mois de janvier :

1^{er} janvier : Progrès des Allemands dans l'Argonne.

2 janvier : Continuation des progrès dans l'Argonne.

3 janvier : Echec d'une attaque de l'infanterie française au nord-ouest de Sainte-Menehould.

6 janvier : Succès des Allemands dans l'Argonne.

9 janvier : Assaut victorieux des Allemands dans l'Argonne. 1200 prisonniers français.

10 janvier : Progrès victorieux des Allemands dans l'Argonne.

12 janvier : Succès des Allemands dans l'Argonne.

18 janvier : Succès dans l'Argonne.

20 janvier : Succès dans l'Argonne.

23 janvier : Enlèvement d'une position ennemie dans l'Argonne, 3 officiers, 245 hommes prisonniers, 4 mitrailleuses prises.

24 janvier : Deux attaques françaises facilement repoussées dans la forêt de l'Argonne.

27 janvier : Assaut victorieux des Saxons dans l'Argonne.

30 janvier : Nouveaux progrès importants des Allemands dans l'Argonne occidentale, qui font gagner un terrain considérable. 12 officiers, 731 hommes tombent entre nos mains, ainsi que 10 petites mitrailleuses. Les pertes des Français sont énormes.

Si l'on songe que cette procédure du service de la presse est la même pour tous les théâtres d'hostilités et qu'elle n'a connu aucune interruption depuis le commencement de la guerre, on ne peut refuser un témoignage d'admiration à la foi toujours neuve des lecteurs.

Pendant le mois de janvier, la *Kriegschronik*, résumant les communiqués officiels, a annoncé 81 victoires de la guerre sur terre, soit victoires proprement dites, soit succès offensifs ou défensifs. Dans ce chiffre ne sont pas comprises les victoires turques. Pas le plus petit revers. Une seule réserve intéresse les Autrichiens, le 8 janvier : « En présence des forces russes supérieures, les troupes autrichiennes avancées au delà des Carpates, en Bucovine, se sont rapprochées des passes principales. »

La défaite de l'armée ottomane par les Russes, survenue sur ces entrefaites, est relatée comme suit, le 26 janvier : « Par suite du mauvais temps, les opérations sont suspendues de part et d'autre dans le Caucase. »

De tout cela résulte bien, au moins à titre d'indice, que le parti pris de ne signaler au peuple que les bénéfices et de nier les déficits, existe au moment où les engagements de Champagne vont commencer.

Pendant ce temps, les communiqués français n'ont pas avoué moins d'une douzaine d'insuccès ou revers

définitifs, sans parler de l'affaire de Soissons, et un plus grand nombre de revers passagers, corrigés après un temps plus ou moins long et des efforts plus ou moins répétés.

* * *

Les caractéristiques du système allemand, que l'on peut récolter le long du front pendant les engagements en Champagne, seront demandées aux épisodes suivants :

L'épisode de l'ouvrage Marie-Thérèse, les 10 et 11 février ;

Les épisodes de Saint-Eloi et de Roclincourt, du 14 au 16 février ;

L'épisode de Norroy et du signal de Xon, du 14 au 18 février ;

L'épisode de Vauquois, du 18 février au 5 mars ;

L'épisode de Notre-Dame-de-Lorette, du 3 au 9 mars ;

L'épisode de Badonviller, les 27 février et jours suivants.

L'ÉPISODE DE L'OUVRAGE MARIE-THÉRÈSE

Cet épisode appartient aux combats de l'Argonne.

L'ouvrage Marie-Thérèse couvre, comme l'ouvrage de Bagatelle et beaucoup d'autres, la ligne principale de résistance. Ce sont des éléments avancés et isolés, sans lien direct avec la position, des postes de couverture analogues à ceux qu'ont illustrés maintes batailles du passé, le château de Hougoumont, par exemple, et la Haye-Sainte, en avant de la ligne de défense britannique à Mont-St-Jean. Ces postes avancés donnent lieu à des combats tenaces, à chaque instant renouvelés, et où sont engagés des effectifs parfois assez forts.

L'ouvrage Marie-Thérèse constitue, dans le bois de

la Grurie, un saillant particulièrement prononcé. Il fut l'objet d'une lutte très vive, les 10 et 11 février. On ne s'en douterait pas, il est vrai, à ne lire que les télégrammes officiels allemands. Les voici :

11 février : Dans l'Argonne, une attaque nous a valu un gain de terrain. Nous avons pris à l'adversaire 6 officiers, 307 hommes, 2 mitrailleuses, 6 petits canons.

12 février : Au compte des prisonniers faits dans l'Argonne, il faut ajouter 1 officier et 119 hommes.

Ces informations ne supportent pas deux interprétations. Pour le public allemand, c'est un succès, local assurément, mais non douteux. Peu importe le lieu exact où il s'est produit ; l'incident est victorieux, tout est là.

Le public français a pu suivre de plus près les péripéties des combats. Voici les télégrammes :

11 février, 7 heures : Aux dernières nouvelles, on signale une attaque très violente, mais infructueuse, des Allemands, sur l'ouvrage Marie-Thérèse.

11 février, 15 heures : La lutte autour de l'ouvrage Marie-Thérèse a été très violente. D'après les derniers renseignements reçus, les forces allemandes comprenaient environ une brigade ; nous avons maintenu toutes nos positions. Les pertes de l'ennemi sont considérables, les nôtres sont sérieuses.

12 février, 7 heures : Dans l'Argonne, région de Bагатelle, après une lutte violente à coups de lance-bombes, qui a duré toute la matinée, une attaque allemande a été dirigée, à 13 heures, contre l'ouvrage Marie-Thérèse. Elle s'est exécutée en ligne de colonnes par quatre, sur 500 mètres de front, et fut brisée par le feu de notre artillerie et de notre infanterie. L'ennemi a laissé un très grand nombre de morts sur le terrain.

13 février, 7 heures : En Argonne, entre Fontaine-Madame et l'ouvrage Marie-Thérèse, l'activité de l'en-

nemi ne s'est manifestée que par des explosions de mines et par des lancements de bombes, auxquels nous avons riposté ; l'infanterie n'est pas sortie de ses tranchées.

La version allemande a montré une offensive couronnée de succès, avec pertes sérieuses de l'adversaire ; pas question des pertes de l'assaillant ; le côté anecdotique du récit produit l'impression d'un heureux coup de main, sans effort violent, donc sans grand fracas.

La version française montre une défensive couronnée de succès, mais coûteuse, — nos pertes sont sérieuses, a dit le deuxième télégramme du 11, — l'adversaire ayant combattu avec hardiesse et en nombre. Un premier engagement « très violent » s'est produit le 10, « autour de l'ouvrage ». Le 11, la matinée a été remplie par un bombardement au moyen des lance-bombes, suivi, au début de l'après-midi, d'une attaque en formations serrées. Le 12, il n'y a plus eu qu'un combat de mines, sans intervention d'infanterie, cela sur un des flancs de l'ouvrage. C'est la fin de l'épisode.

Quelques jours plus tard, quand paraîtra le récit décadaire de la période du 7 au 17 février, on apprendra que si la défensive a bien été victorieuse, elle ne l'a pas été d'une façon tout à fait absolue. L'adversaire a réalisé un gain de terrain que le récit français évalue à 20 mètres. Voici les passages essentiels de ce récit, qui rapporte les événements à partir du 10 à 8 heures du matin :

Après une forte préparation d'artillerie, l'ennemi a fait sauter une quinzaine de mètres du bastion de Marie-Thérèse, et jeté sur les deux faces du saillant de très grosses bombes qui y ont déterminé d'énormes excavations. Immédiatement après, il a prononcé avec trois bataillons une attaque d'infanterie. Les premiers rangs étaient formés d'hommes armés de grenades et de bombes. Derrière eux s'avancait le gros.

Le jet de bombes sur nos hommes, qui s'étaient entassés

dans les parties de tranchées momentanément à l'abri, puis dans les boyaux de communications, nous a causé des pertes. Trois officiers mis hors de combat. Les compagnies décimées ont cédé sous la poussée de l'ennemi, entraînant celles qui tenaient les tranchées en arrière. A gauche et à droite, au contraire, les compagnies voisines ont conservé leurs positions.

Une contre-attaque a été exécutée aussitôt ; mais elle est tombée sous le coup des mitrailleuses que l'ennemi avait aménées avec lui et n'a pas pu déboucher. Elle a, en revanche, arrêté les Allemands en avant de notre seconde ligne et repris, dans la partie gauche du secteur perdu, une partie de nos anciennes tranchées.

Une tranchée de barrage a été aussitôt établie entre les deux lignes, et nous nous y sommes maintenus, malgré une très forte attaque qui est arrivée jusqu'à nos parapets, mais qui a été repoussée.

... Dans l'après-midi, nous avons prononcé à Marie-Thérèse une nouvelle contre-attaque qui a réussi à regagner sur la droite 150 mètres de tranchées de première ligne, mais qui au centre, prise d'enfilade par des mitrailleuses, a dû s'arrêter en se cramponnant au terrain.

Pendant la nuit, des coups de main heureux, des reconnaissances nombreuses, nous ont permis de reprendre un lance-bombes et un canon de tranchées qui avaient été perdus le matin.

Notre ligne nouvelle a été solidement organisée, tandis que l'ennemi s'installait à 400 mètres de notre ancienne première ligne, n'ayant gagné par rapport à ses anciennes positions qu'une vingtaine de mètres et n'ayant en rien entamé les nôtres.

Le récit ajoute qu'au dire des prisonniers, une brigade et demie avait été engagée. Il avoue 500 tués et blessés.

La question n'est pas de savoir quels détails, dans ce récit, peuvent ne pas correspondre avec la réalité qu'établira l'histoire ; elle est, comme toujours, de comparer les méthodes. A cet égard, on constate que la version française décadaire, comme celle des télégrammes quotidiens, ne craint pas d'affirmer la phase du revers. Elle l'affirme plus ouvertement que les télégrammes, parce que l'affaire est terminée, que le

public ne peut plus éprouver d'émotion à la connaître, la fin ayant été satisfaisante. La version allemande, comme de coutume, affirme le succès sans restriction, et définitive l'infériorité de l'ennemi vaincu.

LES ÉPISODES DE SAINT-ÉLOI ET DE ROCLINCOURT

Le 15 février, le télégramme officiel de Berlin informe que les troupes allemandes ont arraché à l'ennemi environ neuf cents mètres de sa position. Des contre-attaques ont été faites sans succès, ajoute-t-il.

Le télégramme du lendemain dit : « Des attaques ennemis contre des tranchées anglaises prises par nous vers Saint-Eloi ont été repoussées. Et le 17 : « Les Français et les Anglais, probablement à cause de nos grands succès dans l'est, ont entrepris hier et la nuit dernière, sur divers points, des attaques particulièrement acharnées. Les Anglais, au cours de leurs tentatives infructueuses de reprendre les positions qui leur ont été enlevées le 14, ont perdu de nouveau 4 officiers et 170 hommes.

Le service français n'a pas relaté l'incident dans ses télégrammes du 15, soit qu'il n'ait pas voulu insister sur un insuccès allié, soit que, selon de nombreux précédents, il ait résolu d'attendre la suite. En effet, il ne rompt le silence que le 16, pour annoncer que les troupes britanniques ont repris, la veille, deux éléments de tranchées qu'elles avaient perdus le 14, entre Saint-Eloi et le canal d'Ypres. Il confirme ce renseignement le lendemain ; l'armée britannique est maîtresse des tranchées où s'est déroulé, depuis deux jours, un combat assez vif.

Le service anglais a suivi la même méthode. Sobre de renseignements, à son ordinaire, il a attendu la fin de l'incident pour le mentionner. Son télégramme est

du 17 : « Dans la région d'Ypres, l'ennemi a attaqué notre ligne le 14. Il a d'abord réussi à s'emparer de plusieurs tranchées, que, grâce à des contre-attaques, nous avons reprises le lendemain. Nous avons fait des prisonniers. »

Il va sans dire que l'on ne pourra prouver la réalité que lorsque les comptes-rendus de ce combat sortiront des archives. En attendant, il faut constater que l'état des informations est identique à ce que l'on a vu en Champagne.

Sur cet épisode s'en est greffé un autre, analogue. Au nombre des points où le télégramme allemand du 17 a placé des combats provoqués « par nos grands succès de l'est », figure, d'après le télégramme du 18, la route d'Arras à Lille. Ce télégramme informe que sur ce point « les combats sont encore en cours pour la possession d'une petite portion de notre tranchée dans laquelle l'ennemi avait pénétré avant-hier ». Et le télégramme du 15 faisant allusion, sans doute, à la même affaire, termine en disant que sur la route d'Arras à Lille, les Français ont été rejetés de la partie d'une tranchée occupée par eux le 16. »

Le récit français embrasse un espace de quatre journées, au lieu de deux, du 18 au 21 février. Il est d'accord pour reconnaître aux Français l'initiative de l'incident. Ils ont enlevé deux lignes de tranchées, le 17, et refoulé de violentes contre-attaques. « Nous avons fait de nombreux prisonniers et infligé à l'ennemi de fortes pertes ; de nombreux officiers allemands ont été tués. »

Télégramme du 17 : Il se confirme que le coup de main heureux qui nous a rendus maîtres de deux lignes de tranchées allemandes au nord d'Arras (nord-ouest de Roclincourt) a occasionné à l'ennemi des pertes sérieuses. Nous avons pris un lance-bombe et plusieurs centaines de bombes.

20 février : Près de Roclincourt, les Allemands ont contre-attaqué cinq fois pour reprendre les tranchées que nous leur avons enlevées le 17. Ils ont été repoussés ; plusieurs centaines de cadavres sont restés sur le terrain, parmi lesquels plusieurs officiers.

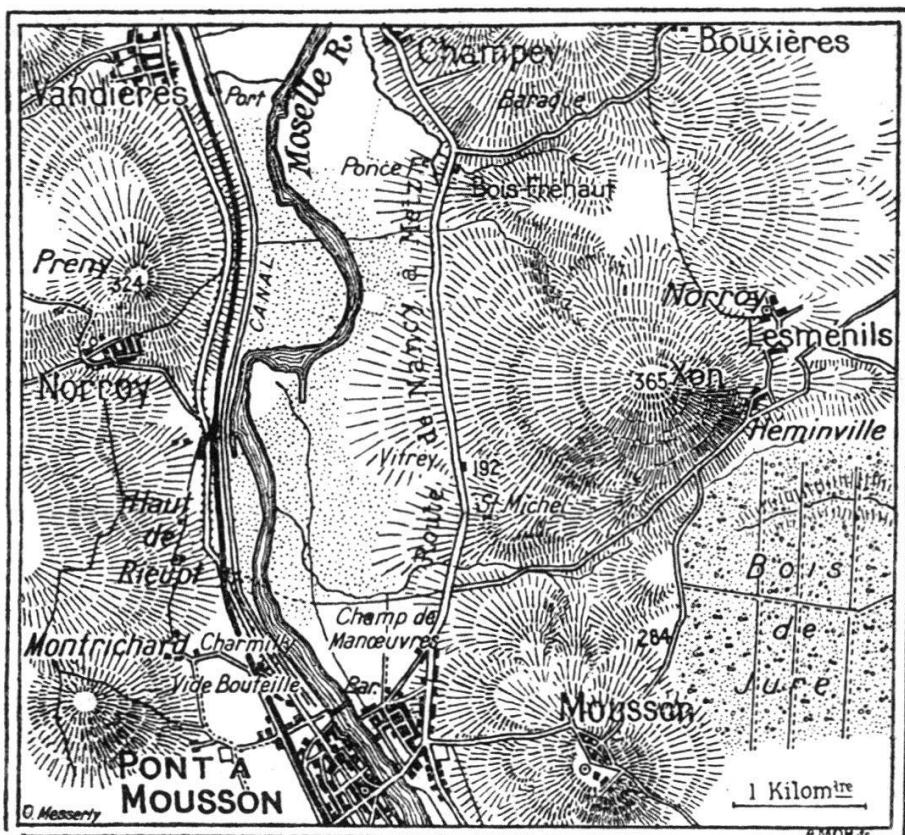
21 février : Près de Roclincourt (nord d'Arras), une tentative des Allemands a été enrayée.

Comme pour Saint-Eloi, il y a contradiction absolue entre les deux versions, et comme pour la Champagne, la version française est beaucoup plus mouvementée que la version allemande, qui raccourcit l'incident et l'efface. Admettons que, de son côté, le télégraphe français ait enflé quelque peu les modalités, et multiplié les centaines de cadavres ennemis ; prétendra-t-on qu'il a inventé de toutes pièces les journées des 19 et 20 février ? C'est invraisemblable. Mais s'il ne les a pas inventées, que reste-t-il de la reprise des tranchées par les Allemands, le 18 ?

L'ÉPISODE DE NORROY ET DU SIGNAL DE XON

Au nord est de Pont-à-Mousson, sur la rive droite de la Moselle, le signal de Xon, côté 365 mètres, a la forme d'un mamelon à la tête arrondie, dont les pentes, à l'ouest, descendent rapidement dans la vallée, tandis qu'à l'est elles s'allongent, plus douces, vers la Seille. De ce côté-là, plus exactement vers le nord-est, et à un kilomètre environ du sommet, le hameau de Norroy figure un bastion tourné vers le front allemand.

Le 14 février, le communiqué de Berlin annonça que le hameau et la hauteur avaient été enlevés à l'ennemi. Deux officiers et 11 soldats avaient été faits prisonniers. Les trois jours suivants, le télégraphe allemand ne fit plus mention de cet incident, mais le 18 il informa qu'après destruction complète des retranchements, col-



line et village avaient été évacués. « L'ennemi n'a rien tenté pour reprendre cette position par la force. »

Que le bon public des « pékins » ait accepté cette explication, passe. Les militaires y ont sans doute regardé de plus près, et, avant de se rendre, auront souposé leurs doutes. Pourquoi sacrifier du monde à la prise de cette hauteur, si ce n'est que pour détruire des retranchements qu'on laisse ensuite à l'adversaire le loisir de rétablir ? Le chef qui commande ce secteur est donc bien peu soucieux du sang de ses soldats pour s'accorder une fantaisie aussi luxueuse ?

Peut-on admettre, au surplus, que la possession du signal ait si peu de prix qu'on l'abandonne après trois jours d'occupation ? N'est-ce rien de commander directement les approches de Pont-à-Mousson et les ponts de la rivière à trois kilomètres de distance, et de

s'ouvrir un point d'observation avantageux sur la vallée et sur les hauteurs d'en face, où, entre autres, s'étend ce bois Le Prêtre, tant et depuis si longtemps disputé ? Et pour les Français, ce poste de couverture, tête de pont vers l'ennemi, est-il sans valeur non plus, puisque l'ayant perdu, ils se dispensent de tout effort pour le reprendre ? Allemands ou Français, voilà des soldats bien extraordinaires ! Qu'est-ce que ce retour à la guerre en dentelles ? Il vaut la peine d'approfondir et de demander leur version aux communiqués français. Voici ce qu'ils nous apprendront :

Des forces allemandes se sont, en effet, portées, le 13 février, contre les éléments avancés qui occupaient le signal de Xon. « Les résultats du combat ne sont pas encore connus », dit à ce propos le télégramme du 14. Ceux du 15 les feront connaître. L'ennemi a occupé Norroy et a pris pied sur la colline, dit celui de 7 heures du matin ; mais nous avons contre-attaqué, et la lutte continue. Cependant, le soir, le communiqué de 3 h. 25 dira que la contre-attaque n'a pas entièrement abouti ; l'ennemi a bien été repoussé sur les pentes nord du signal, mais le long de ces pentes il s'est maintenu dans quelques éléments de tranchées. Norroy est donc toujours entre ses mains. Le 19 seulement, on apprendra la fin de l'épisode, par le communiqué du matin :

« En Lorraine, dans la région de Xon, nous avons prononcé une attaque qui nous a permis d'enlever le village de Norroy et d'occuper l'ensemble de la position. Il est faux que les Allemands aient, comme l'annonce leur communiqué, évacué Norroy ; ils en ont été chassés. »

L'ÉPISODE DE VAUQUOIS

La lutte qui s'est développée autour de Vauquois mériterait plus que le terme d'épisode. C'est une bataille. Au regard de l'ensemble du front, et du point de vue de la présente étude, son importance demeure néanmoins relative. A lire la version officielle allemande, on serait même tenté de n'y voir qu'un incident.

Elle indique, comme la version opposée d'ailleurs, deux périodes d'action. Les 18 et 19 février, les communiqués de Berlin informent que des attaques ennemis dirigées contre la position allemande de Boureuilles-Vauquois ont abouti à un complet échec, qui s'est traduit chez l'assaillant par la perte de 5 officiers et 479 hommes non blessés faits prisonniers. Les télégrammes français font à peine mention de cette action. « Nous avons fait quelques progrès dans la région de Boureuilles, sur la cote 263 », dit celui du 18 février, 15 heures, et c'est tout.

La deuxième période s'ouvre le 28 février. Il faut mettre les communiqués en présence :

*Version française.**1^{er} mars.*

A la cote 263, ouest de Boureuilles, nous avons enlevé environ 300 mètres de tranchées à Vauquois; une brillante attaque d'infanterie nous a permis d'atteindre le bord du plateau sur lequel s'élève le village.

Version allemande.

Cinq fois les Français ont essayé de rompre notre front entre la lisière orientale de l'Argonne et Vauquois; leurs attaques ont échoué et ils ont éprouvé de lourdes pertes.

Le désaccord est complet, à moins que pour forcer une conciliation on doive admettre que cinq attaques françaises ont échoué, mais qu'une sixième a été couronnée de succès.

2 mars.

Dans la région de Vauquois, nous avons progressé, conservé le terrain conquis, malgré deux contre-attaques et fait des prisonniers.

Des attaques contre Vauquois ont été repoussées d'une manière sanglante.

3 mars.

7 heures. — Tous nos gains d'hier ont été maintenus ; nous avons fait une centaine de prisonniers.

15 heures. — Les progrès signalés ce matin sont confirmés ; ils ont tous été maintenus.

4 mars.

Canonnade dans l'Argonne, avec de nombreux progrès de notre part dans la région de Vauquois.

5 mars.

7 heures. — Une attaque allemande a été repoussée à Vauquois.

Des attaques contre notre position de Vauquois ont échoué.

15 heures. — Nous avons repoussé deux contre-attaques et réalisé de nouveaux progrès, en infligeant à l'ennemi des pertes sensibles et en faisant de nombreux prisonniers. Nous sommes maîtres de la plus grande partie du village.

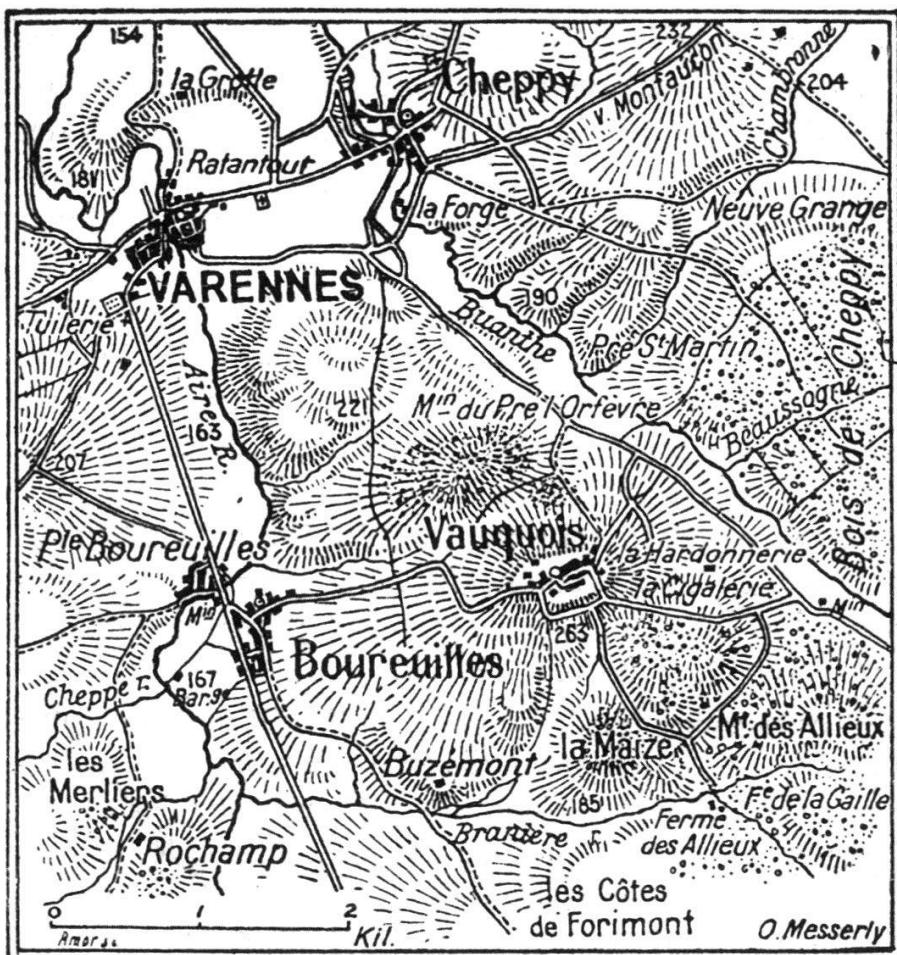
6 mars.

Nous avons fait d'importants progrès dans la partie ouest du village, la seule partie où les Allemands se maintiennent encore.

Les attaques françaises contre nos positions de Vauquois n'ont eu aucun résultat.

Cette fois-ci encore la version allemande de l'épisode est strictement conforme aux traditions du service de presse. C'est la bataille défensive, passive et victorieuse ; l'ennemi multiplie des attaques vaines, brisées à chaque reprise ; le 17 février, échec complet ; le 28, cinq échecs ; le 1^{er} mars, un nombre indéterminé d'échecs sanglants ; le 4, échec encore ; et le 6, la bataille finit au point où elle a commencé ; l'adversaire n'enregistre d'autre résultat que des pertes. C'est bien le processus des engagements en Champagne.

On peut dire aussi de la version française qu'elle confirme les traditions du service des informations.



Elle présente une image beaucoup plus vraisemblable de ce que doit avoir été le combat.

Le 17, l'opération a échoué, en tant qu'elle se serait proposé la prise de la position. On peut supposer, d'ailleurs, à voir la carte, que celle-ci n'est pas de celles qui s'enlèvent par surprise et au premier choc. La colline que le village couronne domine d'une quarantaine de mètres le contrefort de la cote 263 qui, lui-même, est situé à quelque 90 mètres au-dessus des thalweg de l'Aire et de la Buanthe. Si l'on tient compte de la solidité des abris offerts par les caves de Vauquois, qui sont, paraît-il, taillées dans le roc, donc soustraîtes à l'action de l'artillerie de campagne, si l'on remarque, en outre, que derrière et débordant la position, des bois

ménagent des masques aux réserves du défenseur, force sera d'admettre, que contre une position de cette nature, l'assaillant doit s'inspirer des prescriptions des règlements tactiques relatives à l'attaque des positions de campagne fortifiées, et des précautions méthodiques qu'elles recommandent.

L'attaque du 17 février a donc été dirigée probablement contre les avancées du village, ou, si l'intention a été de la pousser plus loin, elle n'a pu dépasser ces avancées et aura démasqué par là-même la force de la position et l'obligation d'organiser l'attaque.

Cette préparation a rempli les dix jours du 18 au 27, et l'attaque s'est déclenchée le 28. Partie des environs de la cote 263, elle a atteint ce jour-là le bord du plateau sur lequel s'élève le village.

Puis le combat de localité s'est engagé et poursuivi avec des péripéties diverses. Les premières attaques se sont heurtées, comme toujours dans les cas de ce genre, à des retours offensifs de l'ennemi; les lisières ou des rues passent, tour à tour, d'une main dans l'autre. Les communiqués allemands des 1^{er} et 2 mars ne retiennent que les moments où la main allemande détient la position. Des attaques contre Vauquois ont été repoussées d'une manière sanglante, diront-ils. « Quatre fois, avouera un récit récapitulatif français paru dans le *Journal officiel* du 15 mars, nous sommes montés à l'assaut de Vauquois; quatre fois nous avons été refoulés par les feux d'écharpe des Allemands. Nous avons subi des pertes sérieuses, mais le moral est intact. »

Le second jour seulement, la lisière sud du village est définitivement enlevée, ainsi que la grande rue qui le coupe en deux et conduit à l'église; l'assaillant se consolide. Aussi les 2 et 3 mars marquent incontestablement un revers allemand. Les communiqués de Berlin

des 3 et 4 en subissent aussitôt le contre-coup ; ils ne parlent plus de Vauquois. Le public reste sous l'impression des échecs ennemis annoncés le 1^{er} et le 2.

Pendant que les Français se consolident, le combat chôme. Cela est naturel. Si les Allemands ont été repoussés, cela n'a pas été sans lutte ; ils ont très énergiquement combattus, n'épargnant pas les contre-attaques plusieurs fois répétées ; leur échec est honorable, mais leur impose l'obligation de se refaire en raison même de l'énergie dépensée.

La lutte reprend au cours de la nuit du 3 au 4. Le récit français dit que l'ennemi aurait reçu des forces fraîches. C'est très vraisemblable. Donc, attaque allemande dans la nuit du 3 au 4, répétée dans la journée du 5. Profitant de l'échec de la première, les Français gagnent encore quelque terrain vers l'église et atteignent le cimetière qui l'entoure. C'est le dernier incident, sauf l'attaque allemande du lendemain qui échouera. « Nous gardons ce que nous venons de gagner, dit le récit français, mais nous ne pouvons pas faire plus. » Tandis que le dernier communiqué de Berlin, 6 mars, affirmera : « Les attaques françaises contre nos positions de Vauquois n'ont eu aucun résultat. »

Est-il possible de découvrir une ressemblance qui serre de plus près les versions belligérantes des engagements en Champagne ? C'est, en raccourci, exactement la même image. Les Français n'ont pas pris tout le village de Vauquois, comme ils n'ont pas rompu le front ennemi en Champagne ; mais leurs attaques ne sont pas demeurées sans résultat, puisqu'ils tiennent la partie sud et la partie ouest du village. En fait, ils ont avancé de force et les Allemands ont dû céder. Mais les télégrammes officiels restent fidèles à leur méthode, et en face d'un public français qui sait que ses soldats ont remporté un succès moins complet qu'il ne

l'a désiré, mais un succès quand même, motivant l'espoir, ils montrent un public allemand dont la confiance repose sur de fausses informations.

L'ÉPISODE DE NOTRE-DAME-DE-LORETTE

Cet engagement n'est qu'une péripétie d'une bataille infiniment longue qui, au mois de mai seulement, aboutira à la conquête par les Français de la colline de Notre-Dame-de-Lorette, au nord-ouest d'Arras. Cette péripétie s'est produite au moment où l'affaire de Vauquois touchait à sa fin.

Version française.

Version allemande.

4 mars.

15 heures. — Au nord d'Arras, près de Notre-Dame-de-Lorette, l'ennemi s'est emparé d'une tranchée avancée, récemment construite par nous, en contact immédiat des lignes allemandes.

Hier matin, sur la hauteur de Lorette, au nord-ouest d'Arras, nos troupes se sont emparées des positions ennemis sur une longueur de 1600 mètres. 8 officiers et 558 Français ont été faits prisonniers, 7 mitrailleuses et 6 canons de remparts capturés. L'après-midi des contre-attaques furent repoussées.

5 mars.

15 heures. — Nous avons repris la plus grande partie de la tranchée avancée que nous avions perdue avant-hier et fait 150 prisonniers.

Une contre-attaque dirigée par l'ennemi contre la hauteur que nous lui avons enlevée sur la hauteur de Lorette a été repoussée hier après midi.

6 mars.

7 heures. — Nos contre-attaques dans la région de Notre-Dame-de-Lorette ont été couronnées d'un plein succès. Dans la soirée de jeudi (4 mars), nous avons pris une compagnie de mitrailleuses. Dans la journée de vendredi nous avons riposté, refoulé les assaillants au-delà de leur point de départ, repris les éléments avancés restés depuis deux jours en leur possession, et fait de nombreux prisonniers.

Les tentatives des Français de pénétrer de nouveau dans la position que nous avons conquise ont échoué. Les attaques furent repoussées. 50 Français sont restés entre nos mains.

7 mars.

7 heures. — Nos contre-attaques ont continué à progresser. Les Allemands qui avaient engagé de gros effectifs ont subi là un échec sérieux.

15 heures. — Nous continuons à gagner du terrain au nord d'Arras, dans la région de Notre-Dame-de-Lorette, où nos contre-attaques ont enlevé plusieurs tranchées. Les pertes de l'ennemi sont importantes.

8 mars.

7 heures. — A Notre-Dame-de-Lorette les Allemands ont tenté une contre-attaque qui n'a pas pu déboucher. Ils en ont fait aussi ultérieurement trois autres qui ont également échoué.

Le 9 mars, ce sera au télégraphe français à garder le silence, tandis qu'une dépêche de Berlin dira que « nos troupes ont arraché aux Français deux nouvelles tranchées ». Cette information sera la dernière de source allemande relative à cette période des combats de Notre-Dame-de-Lorette. Les communiqués français du 10 mars y mettront le point final en constatant que l'on s'est battu toute la journée du 9 sans que les positions des adversaires se soient modifiées. Quand, le 15 mars, une nouvelle période s'ouvrira, l'initiative appartientra aux armes françaises. Bornons-nous à remarquer que de nouveau les oppositions seront irréductibles ; les communiqués allemands en resteront à la surprise réussie du 3 mars, élargie le 8, sans avouer le moindre des progrès que les Français s'attribueront et qu'ils confirmeront dans plusieurs dépêches successives. Même au mois de mai, quand l'enlèvement des ouvrages dits de la Blanche voie achèvera la conquête française du massif de Lorette, les communiqués de Berlin n'en voudront pas convenir, et persisteront à déclarer

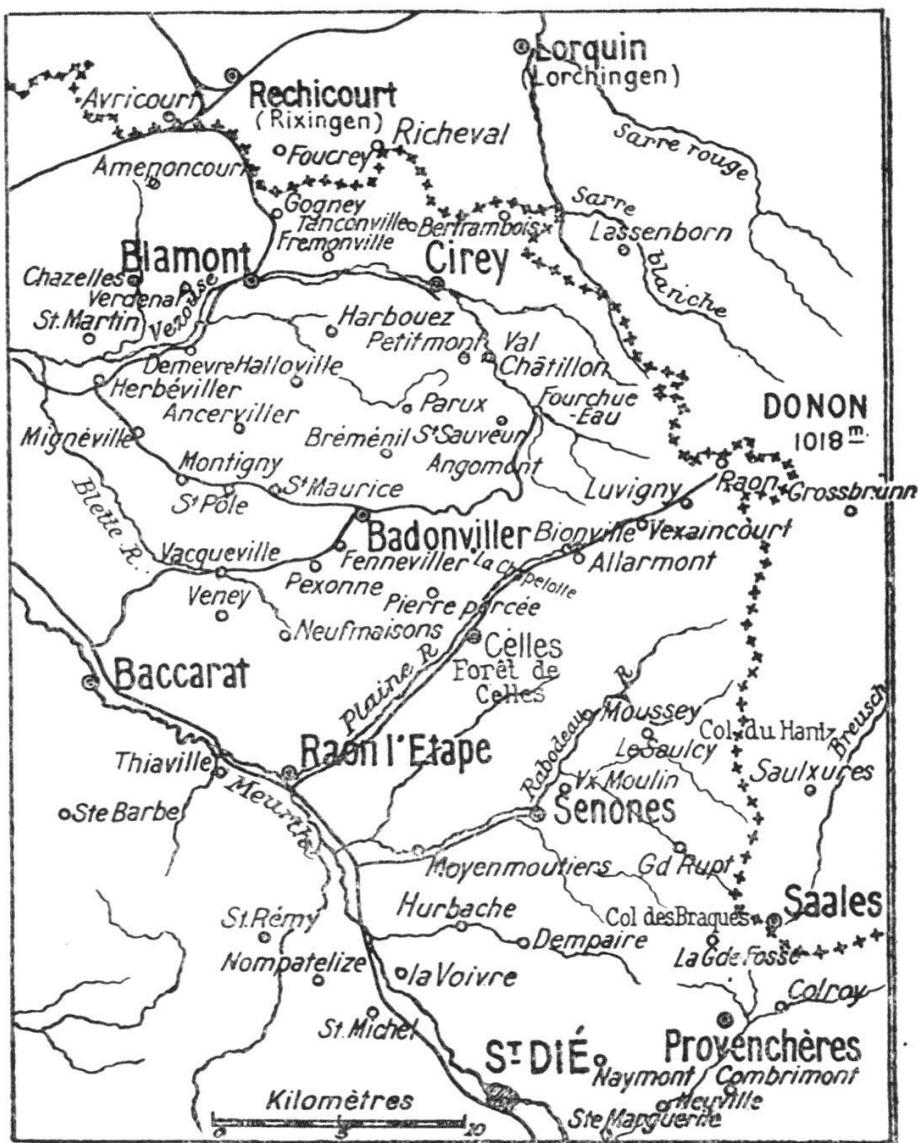
les attaques ennemis repoussées avec de grandes pertes pour elles.

Cette persistance dans la négation de faits aujourd'hui suffisamment connus rétroagit sur l'impression que produisent les télégrammes ci-dessus. A défaut de cet indice postérieur, il faut constater que les textes, à eux seuls, rendent très difficile un jugement. La version allemande est celle d'une attaque réussie d'emblée, d'un succès définitif ; la version française admet l'attaque réussie mais suivie d'une contre-attaque qui a rétabli les lignes antérieures voire avec bénéfice. Au point de vue tactique, les deux versions sont vraisemblables. Une seule circonstance éveille les suspicions, parce qu'elle rappelle trop d'exemples antérieurs défavorables aux Allemands : l'arrêt subit des informations du jour où l'adversaire se proclame vainqueur en termes catégoriques. On avouera que les blancs qui, tout à coup, se produisent et se prolongent pendant tout le temps où le récit français développe, quotidiennement, une reprise d'offensive dont les termes n'ont pas l'air d'être inventés, impressionnent péniblement. On ne voit pas, d'ailleurs, pourquoi ce récit serait imaginé, puisque, dès le début, l'échec a été avoué. Dans tous les cas, ceci doit être retenu pour établir nos conclusions : en présence d'un succès ennemi, les communiqués français ne s'obstinent pas à nier, comme ont fait, lors des épisodes précédents, les communiqués de Berlin.

L'ÉPISODE DE BADONVILLER

Cet incident est resté, jusqu'à présent, une énigme.

Le 28 février, le télégramme officiel allemand fit savoir que la veille, après de violents combats à la lisière orientale des Vosges, les Français avaient été



chassés de leurs positions vers Blamont-Bionville. L'offensive allemande avait atteint la ligne Verdenal-Bréménil-est de Badonviller-est de Celles ; cette offensive, disait le télégramme, a rejeté l'adversaire de six kilomètres en arrière sur une largeur de 20 kilomètres. Tous les essais des ennemis pour récupérer l'espace perdu ont échoué avec de lourdes pertes.

Ainsi présentée, la nouvelle méritait de retenir l'attention. Rien de pareil ne s'était produit depuis les victoires du mois d'août. La bataille de Soissons, objet

de si vibrants commentaires en Allemagne, n'avait pas procuré un gain de cette étendue. Le télégramme officiel français ne fournissait aucune explication. Mais une victoire de cette importance, disputée sur un front de cette largeur, et qui ouvrait une brèche aussi profonde, ne pouvait passer inaperçue, et ne manquerait pas de stimuler l'enthousiasme de la presse allemande.

Cependant, le lendemain, la dépêche de Berlin non seulement n'apporta aucune information complémentaire, mais parut plutôt ramener l'affaire à la valeur d'un incident local. « Hier encore, dit-elle, les positions que nous avons prises à l'est de Badonviller ont été tenues contre les essais tentés par l'ennemi pour les reprendre. » On lit alors le communiqué français. Il expose que, dans les Vosges, à La Chapelotte, au nord de Celles, une attaque assez vive des Allemands a été complètement repoussée. La Chapelotte est, en effet, à l'est de Badonviller. Il y a sans doute là quelque ouvrage d'avant-poste, un point d'appui avancé, comme presque partout où, sur le front d'occident, les adversaires n'ont pas leurs lignes principales en contact immédiat. Et il semble bien que c'est à cette affaire locale qu'il faille ramener les combats acharnés du front de 20 kilomètres indiqué la veille. Les jours suivants, il ne sera plus parlé d'autres lieux. Les communiqués belligérants continueront à s'opposer des résultats contradictoires, mais ils seront d'accord pour les situer sur ce seul point de l'est de Badonviller ou du nord-ouest de Celles.

LA CONCLUSION SUR LES ENGAGEMENTS EN CHAMPAGNE

On arrive au bout de la longue insistance apportée à l'examen des télégrammes relatifs à la Champagne. Cette insistance est justifiée par la signification géné-

rale de cette bataille. Elle marque le passage d'une phase de la guerre d'occident à une autre, de la phase de l'offensive allemande à celle de l'offensive alliée ; et, coïncidant avec ce renversement des initiatives, elle affirme une transformation tactique essentielle de la guerre, le passage des opérations de campagne aux opérations de siège.

Jusqu'à la Marne, l'offensive allemande s'est manifestée violente et sans arrêt ; le formidable et bouillonnant torrent a renversé tous les obstacles sous sa brutale poussée. La bataille de la Marne a été une première digue à la fureur du flot. Mais en refluant, celui-ci n'a pas renoncé à l'inondation ; il s'est élargi pour déborder l'obstacle, il a précipité des vagues nouvelles, toujours brutales, vers la Somme, vers la Lys, vers l'Yser. La bataille des Flandres a été le dernier assaut. Cette fois-ci, le torrent a été dompté.

Alors les alliés se sont mis en mesure de regagner le terrain perdu. Ils s'y sont essayés un peu partout à l'aide d'opérations locales multipliées. Le procédé a eu peu d'efficacité. L'ébranlement et la démoralisation du défenseur n'ont pas été tels qu'il cédât.

Les engagements en Champagne ont montré un retour plus prononcé à la bataille offensive, dans un secteur déterminé, l'attaque en profondeur, mais poursuivie selon les obligations de la tactique nouvelle, obligations nées de la solidité des retranchements en même temps que de la puissance des armes. La solidité des retranchements a imposé la rafale de l'attaque d'artillerie suivie de l'immédiat et brusque assaut de la grenade et de la baïonnette ; et la puissance des armes a imposé, contre ce retour offensif, la consolidation sans retard du front conquis, sous peine de perdre le profit de l'assaut. Ainsi la victoire s'est ralentie comme la manœuvre. Elle ne s'est plus manifestée que par des gains quasi inapparents réalisés par l'effort soutenu

de forces considérables sur un étroit espace. Mais c'est une victoire quand même, puisque l'adversaire a reculé, et que ses tentatives de regagner l'espace évacué ont échoué devant le front conquis et consolidé par le vainqueur.

Cependant, seuls en éprouvent la vérité, les combattants qui furent au contact les uns des autres, c'est-à-dire l'assaillant maître des retranchements gagnés et le défenseur dépossédé qui les voit à l'en-nemi. A quelques kilomètres plus à droite ou plus à gauche, à quelques kilomètres en arrière, on ne sait rien que par des récits de seconde main, et le service officiel des renseignements qui informe de lointains journalistes et un public plus lointain encore, tous désireux de victoires et réfractaires aux insuccès, ce service des renseignements a beau jeu pour transformer en victoire théorique la perte effective des retranchements.

Les engagements en Champagne ayant été la première épreuve de ces conditions à peu près inédites, les télégrammes officiels demandaient à être étudiés avec un soin plus attentif. Le service français se laisserait-il aller, en raison du peu d'apparence des succès, à forcer la portée tendancieuse des informations de guerre, et le service allemand, en raison du passage à la phase de l'offensive alliée, ne serait-il pas porté, par souci de conserver intact le moral des populations civiles, à exagérer encore son système de négation des revers et de grossissement des succès ? Les chapitres qu'on vient de lire permettent de conclure et de prononcer en même temps entre l'invraisemblance de la version allemande, absolue dans sa négation de tout revers quelconque et son affirmation de la victoire d'hiver en Champagne, et la version française, relative dans l'attribution des succès, mais modérant, un

peu moins que de coutume, l'appréciation du résultat et y ajoutant une tendance inédite à la polémique.

Les preuves en faveur de la version française sont les suivantes :

1^o L'allure générale de la bataille conforme aux vraisemblances tactiques et à la doctrine militaire allemande, et non pas schématique comme l'a fait la version de Berlin ;

2^o Le report sur la carte des mouvements qui suivent une progression trop naturelle et répondent à des indications détaillées de lieux trop normales pour laisser croire à une œuvre d'imagination ;

3^o La circonstance que le régime des négations absolues du service allemand se retrouve partout, sur tout l'espace de la Suisse à la mer, avant et pendant la période de la lutte en Champagne, circonstance tout à fait invraisemblable, aucune guerre, en aucun temps, n'ayant montré un combattant capable de se maintenir pendant longtemps, quand tous les avantages, petits ou grands, sont toujours et constamment du côté de son adversaire victorieux. La prétention de l'état-major allemand jure avec la persistance générale des lignes de combat.

Ainsi, la conclusion, fortifiée par tous les antécédents, d'août 1914 à janvier 1915, est que la version vraisemblable, celle qui primera dans l'histoire, est la version française. L'autre reste entachée des faux principes posés au début de la guerre pour maintenir la confiance des populations à l'intérieur de l'empire et capter celle des neutres. Seuls, peut-être, les mobiles ont changé.

Aux mois d'août et de septembre, l'état-major allemand a agi sans doute par orgueil. Représentant de la caste militaire à qui remonte une des principales responsabilités de la guerre, il a voulu la lutte sans crainte, persuadé qu'elle serait un jeu pour sa supério-

rité. Aux prises avec les revers, il y vit des accidents passagers, qu'il était loisible de dissimuler, de très prochains succès devant les effacer sûrement. Les communiqués les dissimulèrent donc, tantôt les taisant simplement, tantôt les contestant en des termes formels.

Lorsque les victoires subséquentes effacèrent les revers dissimulés, tout fut facile. Dans le cas contraire, il fallût s'ingénier ; le service de presse déploya ses ressources. Il n'eut pas, d'ailleurs, à se mettre en frais d'imagination vis-à-vis d'une population qui ne demandait qu'à croire, et qui, naturellement disciplinée, est hypnotisée par la caste militaire jusqu'à prendre des lieutenants pour une institution.

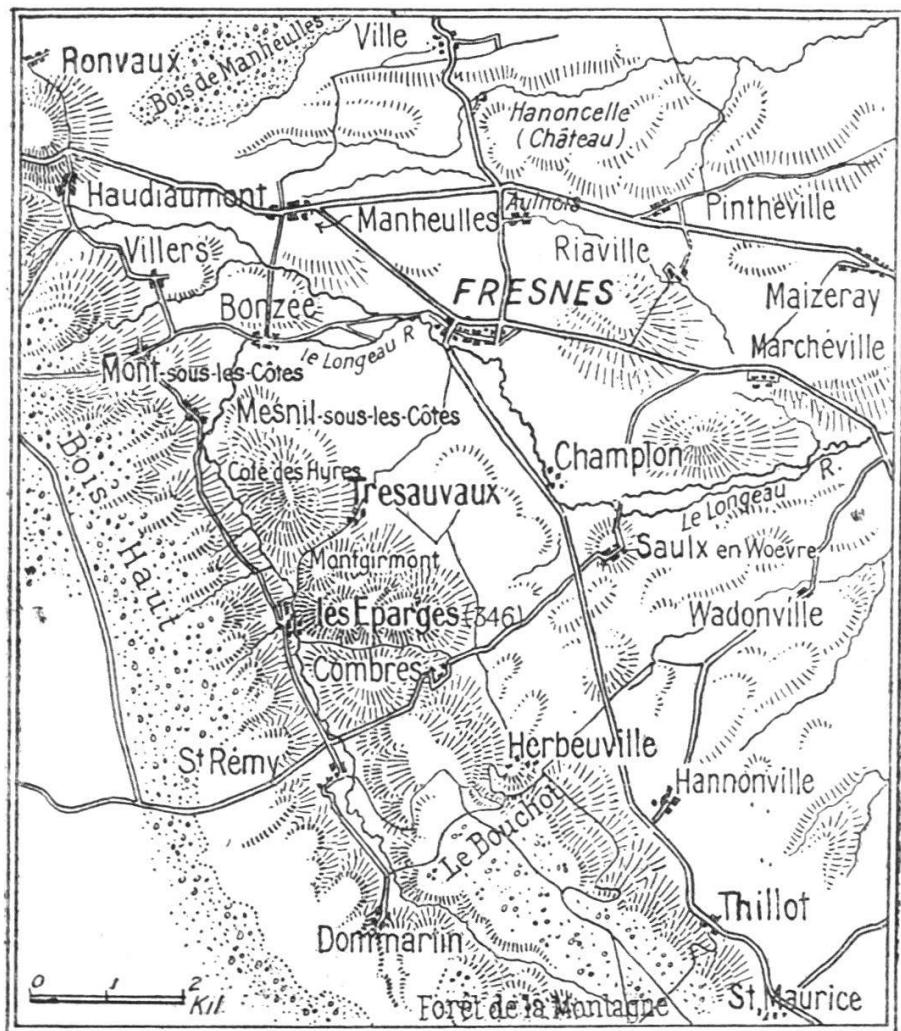
Pendant la période des engagements en Champagne, l'orgueil n'a plus été, probablement, le mobile des manœuvres de presse, mais plutôt la nécessité. La situation générale a trop changé depuis la marche à la victoire des débuts. La paix allemande a éloigné ses perspectives, et la paix simplement honorable a rapproché les siennes. Mais celle-ci veut des succès comme celle-là, voire d'importants succès, et en attendant, il importe d'entretenir la dévotion du peuple qui, rationné de nouvelles glorieuses, risquerait de trouver le temps plus long et d'admirer moins la guerre. Par conséquent, sur mer et sur terre, les communiqués dissimulent derechef.

A noter, enfin, une circonstance caractéristique. Tandis que dans tous les cas antérieurs de victoire, et récemment encore à l'occasion de la bataille de Mazurie, le service officieux a été mis de réquisition pour enfler les résultats et prolonger leur effet sur l'opinion publique, cette fois-ci le silence est à peu près complet. Cette attitude est à tel point contraire à la méthode et aux précédents, que l'on a peine à croire à un oubli ou à un acte de modestie ou de modération.

L'enlèvement des Eparges.

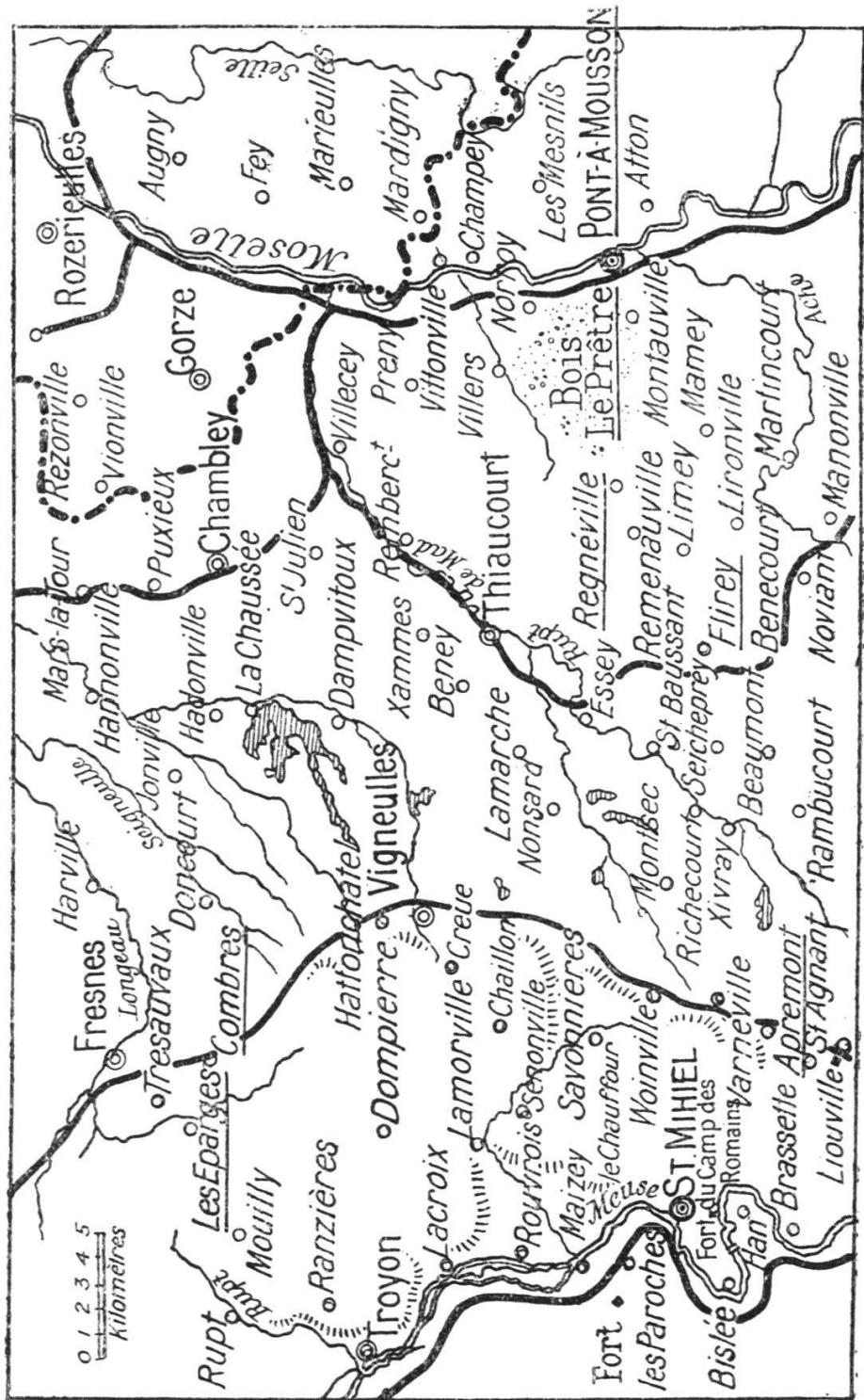
Les noms de Combres et des Eparges sont revenus fréquemment dans les communiqués à la fin de l'hiver et au premier printemps. Il s'est produit là, entre autres, trois crises tactiques violentes, la première les 17 février et jours suivants, la seconde du 18 au 21 mars, la troisième du 5 au 12 avril.

La crête des Eparges appartient, sur les confins de la Woëvre à l'avant-terrain des Hauts de Meuse. On trouvera sa situation générale sur les croquis des pages 83 et 235. Le point culminant est à 346 mètres,



dominant les vallons de 70 à 80 mètres de hauteur. Les Allemands s'y étaient installés le 21 septembre, à l'époque de leur pointe vers St-Mihiel. S'étant avancés de l'est à l'ouest, ils avaient échelonné leur front de la Forêt de la Montagne par St-Rémy jusqu'au sommet de la colline des Eparges, à l'est du village de ce nom. Le village était resté aux mains des Français, de même que les vallons et les coteaux sis plus au nord, déclivités de Montgirmont et de la Côte des Hures. Ultérieurement, le 9 février, un coup de main leur avait aussi rendu St-Rémy.

Sur la crête des Eparges, face au nord, les Allemands s'étaient solidement retranchés. Couronnant plusieurs étages de feu, un ouvrage avait été creusé, composé de deux lignes de tranchées flanquées d'un bastion aux deux extrémités est et ouest. De là, l'occupant tenait sous ses vues et sous son tir les villages de l'ennemi, de Tresauvaux à Bonzel et Mont-sous-les-Côtes. Il commandait de même, sur le flanc gauche, la route des Eparges à St-Rémy, coupant la communication entre ces deux localités, et couvrait le chemin de Combres à St-Rémy, ainsi que la colline inférieure qui s'élève au delà de la dépression suivie par ce chemin. Enfin, comme élément de la situation plus générale, il conservait au commandement allemand la ligne des coteaux qui, de Hattonchâtel à la Côte des Hures, constituent les avances des Hauts de Meuse proprement dits, dont la falaise prend naissance à l'ouest du vallon de St-Rémy. Cette ligne de coteaux formait ainsi la couverture nord des derrières de la pointe de St-Mihiel, comme à l'est de Thiaucourt les retranchements du Bois Le Prêtre formaient la couverture sud. Encadrées dans cette situation, les attaques dirigées contre les coteaux des Eparges apparaissent comme un épisode de l'offensive plus générale destinée à réduire la pointe de Saint-Mihiel.



LA PREMIÈRE CRISE

Le 17 février au matin, s'ouvrit la première crise tactique. Les Français avaient préparé l'action par des travaux de sape. Du fond du vallon, ils avaient dirigé des boyaux vers les tranchées ennemis, chargé des fourneaux de mine et y avaient mis le feu. Une ligne d'entonnoirs avait ainsi bouleversé le glacis, offrant une première protection aux troupes d'assaut. L'artillerie entra alors en action, et l'attaque proprement dite commença. Elle fut dure et marquée par de violentes alternatives de progrès et de reculs.

D'abord, les Allemands furent surpris; l'artillerie assaillante détruisit les défenses accessoires en peu de temps, si bien que les troupes d'assaut purent bondir hors de la ligne des entonnoirs et se précipiter sur le bastion ouest qui leur avait été désigné comme premier objectif. A la faveur de la rapidité, les deux lignes de tranchées du bastion furent successivement enlevées.

Mais les Allemands se ressaisirent. Pendant la nuit du 17 au 18, plusieurs canons lourds bombardèrent activement le bastion, et le 18 la contre-attaque se produisit. Elle fut victorieuse pendant la première partie de la journée; les Français perdirent presque tout ce qu'ils avaient gagné; mais quand vint le soir, à leur tour la victoire leur avait souri. Le 19 au matin, le bastion se retrouvait dans leurs mains.

Ce 19, nouvelle péripétie analogue. Une première contre-attaque allemande échoue, mais le bombardement redouble de violence et les Français évacuent l'ouvrage. Cette fois-ci encore c'est pour peu de temps; le canon français reprend le tir et rend les tranchées aux fantassins. A quatre reprises, jusqu'à minuit, les Bavarois dépossédés reviennent à la charge; ils ne rentrent plus dans le bastion.

La situation des Français restait précaire néanmoins ; l'espace creusé était très étroit, favorisant la tâche de l'artillerie ennemie. Il fallait l'élargir. Une attaque fut ordonnée, le matin du 20 février, contre le bastion de l'est.

Le saillant le plus avancé de celui-ci suivait les lisières d'un bois de sapins. Le régiment d'assaut parvint jusqu'à la première tranchée, s'en empara et pénétra dans le bois. Mais ses efforts pour en sortir restèrent vains, et vains aussi les retours offensifs allemands pour récupérer la partie occupée. Les adversaires se consolidèrent face à face, un peu au dessous du sommet. Une attaque française contre la courtine échoua de même après un commencement d'occupation. D'autre part, une sixième contre-attaque allemande contre le bastion ouest n'eut pas de succès.

Pendant la nuit, les Français organisèrent les positions conquises. Mais il apparut clairement que l'ennemi n'avait pas abandonné l'espoir de les regagner ; il s'appliqua à gêner les travailleurs à coup de bombes et de pétards, et dès que le matin du 21 parut, une contre-attaque serrée, vers le bastion de l'est, fit fléchir un instant les occupants. Puis ceux-ci reprirent le dessus, gagnant encore quelques mètres de tranchées à la lisière ouest du bois. Ce fut la fin de la crise. Elle avait procuré à l'attaquant le bastion ouest et le premier saillant de celui de l'est. Entre les deux, reliant ses conquêtes, il s'était installé face à la courtine.

Passons à la manœuvre morale.

Au début, personne ne sait rien, ni en France ni en Allemagne ; de part et d'autre, les télégrammes du 18 février sont silencieux. Le silence est rompu le 19 :

« A l'est de Verdun, près de Combres, communique le grand quartier-général allemand, les Français, après avoir eu tout d'abord des succès, ont été repoussés avec de lourdes pertes. »

La dépêche française, — 19, 7 h. m. — dit au contraire :

« Sur les Hauts de Meuse, aux Eparges, où nous avons, le 17, gagné du terrain, celui-ci a été conservé malgré une contre-attaque ennemie. »

La dépêche française est conforme aux précédents. On pourrait la tenir pour tendancieuse en ce qu'elle passe sur la contre-attaque ennemie de la matinée du 18. D'autre part, le succès du 17 n'avait pas été annoncé non plus, et l'on se retrouve dans le cas habituel de l'indication du fait sur la base du résultat qui paraît définitif. La nouvelle est donnée en bloc après les variations de la lutte. La dépêche allemande est conforme aux traditions, elle aussi. Elle date d'avant le revers final de la soirée du 18. Peut-être, en effet, est-elle partie avant la connaissance du revers. Dans ce cas, en bonne morale, la dépêche du jour suivant devrait le dire. Malheureusement, elle ne le dit pas. Au contraire :

Une attaque française, manda le quartier général le 20 février, a été repoussée au nord de Verdun, près de Combres. Les Français, après une préparation par un violent feu d'artillerie, ont renouvelé leur offensive. Les combats durent encore.

A cette heure, il est difficile d'admettre que le quartier-général ne soit pas au courant de la situation aux Eparges. Il doit savoir que le bastion ouest a été pris par l'ennemi le 17, repris le 18 au matin, reperdu le 18 au soir, un instant regagné, puis encore une fois perdu le 19 au matin, et que depuis lors, toutes les tentatives pour rentrer dans le bastion une troisième fois ont échoué. A minuit, les Bavarois comptaient leur quatrième échec. Cependant, la dépêche du 20, comme celle du 18, date de la première contre-attaque réussie et ignore les revers qui ont suivi.

La dépêche constate, cependant, que les combats ne sont pas terminés. Il convient d'attendre encore une fois vingt-quatre heures avant de juger.

Télégramme du 21 février :

Près de Combres, trois attaques françaises, avec des forces importantes et une grande opiniâtrété, ont été repoussées avec de grosses pertes pour l'ennemi. Nous avons fait prisonniers deux officiers et 125 hommes.

Cette fois-ci, le quartier-général nage en plein dans l'équivoque. On retrouve le cas de Liége. Les principes restent fidèles au passé ; la prise du bastion ouest par l'ennemi est dissimulée sous les péripéties de la lutte qui a commencé devant le bastion de l'est ; les Français ne parviennent pas à déboucher du bois de sapins ; c'est tout ce que le quartier-général retient. Dira-t-il au moins que l'extrême saillant est à l'ennemi ? Pas même. Il reste absolu dans la négation des moindres revers et les transforme en succès. Le télégramme du 22 ne mentionne pas la septième contre-attaque repoussée la veille ; il passera de nouveau à un autre lieu de combat pour annoncer des attaques françaises sans succès, cette fois-ci au nord de Verdun. Et le public allemand ignorera le petit changement survenu au préjudice des troupes allemandes aux Eparges du 17 au 21 février 1915, comme il a ignoré le grand changement survenu sur la Marne du 6 au 11 septembre 1914.

Pendant ce temps, les télégrammes de Paris ont formulé les indications suivantes :

20 février, 7 heures. — Sur les Hauts de Meuse, aux Eparges, trois contre-attaques allemandes, sur les tranchées que nous avons conquises le 17, ont été arrêtées par le feu de notre artillerie,

15 h. 20. — A la fin de la journée d'hier, l'ennemi a prononcé, contre les tranchées que nous avons conquises aux Eparges, une quatrième contre-attaque, enrayée comme les trois précédentes par le feu de notre artillerie.

21 février, 7 heures. — Aux Eparges, après avoir repoussé une sixième contre-attaque de l'ennemi, nous avons prononcé une nouvelle attaque qui nous a permis d'élargir et de compléter les progrès réalisés hier. Nous avons pris trois mitrailleuses, deux lance-bombes, fait deux cents prisonniers, dont plusieurs officiers.

22 février, 7 heures. — L'ennemi a prononcé aux Eparges une septième contre-attaque pour nous reprendre les positions conquises par nous depuis deux jours; elle a échoué aussi complètement que les précédentes.

LA DEUXIÈME CRISE

Le récit du *Journal officiel*, en date du 16 avril 1915, récapitulant les opérations des Eparges, constate que l'assaut des 18, 19, 20 et 21 mars ne procura qu'une faible progression. Il fut mené par trois bataillons qui visèrent l'enlèvement du bastion est. Ils ne purent s'emparer que d'une partie de la première ligne de tranchées, une centaine de mètres à l'aile droite, 350 mètres à l'aile gauche. Une nouvelle attaque, le 27, par un bataillon de chasseurs, conduisit à serrer le bastion de plus près. « Nous avions constaté, dans les précédentes attaques, dit le récit, que les Allemands avaient eu le temps, pendant notre marche d'approche, de quitter avec fusils et mitrailleuses leurs abris de bombardement et de venir par des galeries souterraines garnir leur parapet bouleversé.

» A l'avenir, la zone à parcourir par nos troupes étant sensiblement réduite, cette faculté leur sera interdite. »

On peut se borner, pour cette deuxième phase d'attaque et de défense, à opposer les deux versions l'une à l'autre.

*Version française.**Version allemande.*

19 mars.

15 heures. — Aux Eparges, nous nous sommes emparés du saillant est de la position, dans lequel l'ennemi avait réussi à se maintenir depuis les combats du mois dernier. Nous avons repoussé deux contre-attaques dans la journée d'hier et une troisième au cours de la nuit.

20 mars.

Les attaques partielles françaises effectuées... sur le front oriental des Hauts de Meuse, près de Combres, ont été repoussées avec de fortes pertes pour l'ennemi.

21 mars.

7 heures. — Nos progrès ont continué. Après avoir repoussé deux contre-attaques, nous nous sommes emparés de la plus grande partie de la position allemande disputée depuis deux jours. A trois reprises, l'ennemi a contre-attaqué sans pouvoir rien regagner; il a laissé de très nombreux morts sur le terrain et nous avons fait des prisonniers.

22 mars.

7 heures. — Nous avons maintenu nos gains d'hier, malgré deux violentes contre-attaques qui ont été repoussées; les troupes allemandes ont subi de fortes pertes.

Les jours suivants, les télégrammes conservent la même note. Celui de Paris, le 23, énumère encore cinq contre-attaques ennemis pour reprendre les positions conquises; leur échec a été complet. Et celui de Berlin du 26 déclare que les Français ayant tenté de nouveau, par une assez forte attaque, de s'emparer de la position, ont été refoulés après un combat acharné.

L'attaque du 27 par le bataillon de chasseurs ne

Au sud-est de Verdun, les Français ont prononcé plusieurs attaques. Ils ont été repoussés dans la plaine de la Woëvre. Le combat continue à l'est des Hauts de Meuse.

fait l'objet d'aucune mention du côté allemand. Du côté français, le communiqué du 28 indique la prise de 150 mètres de tranchées, et celui du 29, 15 heures, dit qu'après un violent combat au cours duquel l'ennemi tenta de reprendre ce gain, celui-ci a été maintenu dans l'ensemble : « L'ennemi a pris pied dans quelques éléments de ses anciennes tranchées et nous avons, d'autre part, progressé sur d'autres points. »

En résumé, à la fin de la deuxième crise, la version française affirme que la position est serrée d'un peu plus près qu'à la fin de la première, et la version allemande en est au *statu quo* d'avant celle-ci.

LA TROISIÈME CRISE

Elle s'ouvre le 5 avril à 16 heures. D'après le récit récapitulatif du 16 avril, une phase de début, en deux moments, dure du 5 à 16 heures au 6 à 5 heures, et du soir de ce jour au 7 au matin. Il s'agit d'enlever les crêtes qui sont à l'ouest et à l'est du sommet. Deux régiments sont mis en ligne à cet effet, et le combat rappelle d'abord le commencement de celui de février. Les assaillants pénètrent dans une partie des tranchées allemandes et s'y établissent. A l'est seulement, ils ont été arrêtés par les torpilles aériennes que l'ennemi a lancées sur eux, « pulvérisant parfois des rangs entiers avec un seul projectile », écrit le narrateur français. Si bien que, le 6, à 4 h. 30 du matin, les Allemands ayant amené des troupes fraîches qui se battent admirablement, les vainqueurs de la veille ne peuvent résister. L'affaire est à recommencer.

Elle recommence en effet, le soir même. De nouveau l'assaillant occupe partie des retranchements ennemis, savoir une tranchée à l'est du sommet qu'il

parvient à retourner contre le défenseur, et quelque terrain à l'ouest. Rien au centre.

Le défenseur contre-attaque constamment, mais cette fois-ci sans rentrer dans les éléments de l'ouvrage conquis. Il lui faudra de nouvelles troupes fraîches pour entreprendre une contre-attaque à fond. On voit, d'ailleurs, celle-ci se préparer. Comme on l'a dit, et le croquis de la page 233 le fait voir, le crêt des Eparges domine le plateau du village de Combres, qui figure au sud, au delà d'une étroite dépression, un mamelon inférieur. Quand les renforts, en nombre, sortirent du village, l'artillerie française les prit sous son feu et les empêcha de déboucher. Sur un point néanmoins ils atteignirent la ligne française et l'obligèrent au recul. Mais partout ailleurs les adversaires restèrent face à face, les Français attendant des renforts à leur tour, et les Allemands se sentant trop éprouvés pour renouveler l'action.

Pendant ce temps, les télégrammes ont porté leurs informations au public.

Version française.

6 avril.

Version allemande.

Au sud-est de Verdun, les attaques françaises ont été repoussées. A l'extrémité orientale des Hauts de Meuse, l'ennemi a réussi à prendre pied momentanément dans une petite partie d'une de nos tranchées, mais sur ce point également il a été repoussé pendant la nuit.

7 avril.

15 heures. — Aux Eparges, nous avons gagné du terrain, maintenu nos gains et fait une soixantaine de prisonniers, dont trois officiers.

Sur les hauteurs de Combres, deux bataillons français ont été anéantis par notre feu.

8 avril.

7 heures. — Aux Eparges nous avons fait dans la nuit de mardi à mercredi (6 au 7) un bond en

Toutes les attaques françaises dans la plaine de la Woëvre, à l'est et au sud-est de Verdun,

avant important. Toute la journée, les Allemands ont violemment contre-attaqué, mais ils n'ont rien gagné ; leur dernière attaque, particulièrement forte, a été fauchée par notre feu.

15 heures. — La dernière contre-attaque allemande, menée par un régiment et demi, a subi d'énormes pertes. Les cadavres couvrent le terrain. Trois cents hommes, ayant momentanément progressé en avant des lignes allemandes, ont été fauchés par nos mitrailleuses. Aucun n'a échappé.

La dépêche berlinoise du 6 répond au récit français qui dit que l'affaire est à recommencer. Mais les dépêches du 8 ne peuvent être conciliées qu'à une condition, celle d'admettre une confusion voulue par Berlin, entre les crêtes des Eparges et le plateau de Combres. Les crêtes ont été prises à l'est et à l'ouest du sommet, mais il est exact que l'attaque française n'a pu descendre sur la marche de Combres. Berlin s'en tient à cette dernière. De cette façon, et malgré la perte des crêtes, la dépêche laisse l'impression de la victoire.

Dès le 8 au matin, la lutte entre dans sa deuxième phase. Leurs renforts sont arrivés aux Français qui disposent de deux régiments et d'un bataillon de chasseurs pour conquérir le sommet. Il sera atteint à 10 heures, mais non sans esprit de retour chez l'ennemi. Le combat dure toute la journée, et ce n'est qu'à minuit que l'assaillant peut se déclarer en possession de tout l'ouvrage, y compris le fameux bastion de l'est, soit 1500 mètres de tranchées. Encore les Allemands continuent-ils à tenir un petit triangle à l'extrême-est de la crête.

Version française.

9 avril.

Une attaque de nuit nous a permis de faire un nouveau bond en avant. Nous avons maintenu

Version allemande.

Sur le plateau de la Woëvre, les Français ont attaqué le matin et le soir sans succès. Afin de s'em-

nos progrès, malgré de très violentes contre-attaques. Nous avons déjà compté sur le terrain plus de mille cadavres allemands. Nous avons conquis la presque totalité de la position occupée par l'ennemi sur le plateau qui domine Combres...

parer des hauteurs de la Meuse, près de Combres, ils ont employé des forces sans cesse renouvelées.

La troisième et dernière phase procurera à l'assailant le triangle resté au défenseur à l'extrême est des crêtes. Un nouveau régiment français a été amené. Il attaqua le 9 à 15 heures, mais devra s'y prendre à deux fois. Le vainqueur ne se sentira véritablement maître de la colline que le soir; encore devra-t-il repousser une dernière contre-attaque pendant la nuit du 11 au 12.

Version française.

10 avril.

7 heures. — Après une nouvelle et brillante attaque, l'importante position des Eparges, qui domine la plaine de la Woëvre et que l'ennemi défendait obstinément, est tout entière en notre pouvoir. Nous avions enlevé hier plus de 1500 mètres de tranchées et ce matin les Allemands ne conservaient sur le plateau que deux îlots de quelques mètres encore fortement tenus. Nous nous en sommes emparés l'après-midi, en faisant 150 prisonniers. Nous avons ainsi atteint un des principaux objectifs de nos opérations des derniers jours.

15 heures. — Rien à ajouter au communiqué d'hier soir.

Les rapports complémentaires arrivés dans la nuit relatent que deux attaques qui nous rendirent maîtres hier des dernières positions allemandes aux Eparges, donnèrent lieu à des combats acharnés à la baïonnette.

Version allemande.

Sur les hauteurs de Combres, les Français ont pris pied momentanément en quelques endroits de nos lignes avancées, mais ils ont été refoulés partiellement par des contre-attaques nocturnes. Les combats durent encore.

11 avril.

7 heures. — Aucun engagement aux Eparges; l'ennemi n'a

Dans les terrains boisés s'étendant au nord de la hauteur de

réagi ni par son infanterie ni par son artillerie. La journée a été calme. La totalité de la position est en notre pouvoir.

Combres, les Français ont rassemblé des forces importantes pour tenter de nouveau de prendre notre position dominante. C'est ce matin seulement que l'attaque a été exécutée. Elle a complètement échoué; la hauteur est entièrement en notre possession.

Il vaut la peine de s'arrêter à ces dernières informations. Elles rappellent les communiqués relatifs aux engagements en Champagne. L'opposition est absolue, tant dans les modalités que dans l'affirmation du résultat. La version française date les deux dernières attaques de la nuit du 9 au 10; la version allemande indique le matin du 11; elle insiste même spécialement sur ce point, et cette instance, qui ne cadre pas avec la rédaction habituelle des communiqués, éveille quelque étonnement. On serait disposé à chercher une conciliation en supposant que la dépêche datée de Berlin le 11 transmet l'information envoyée par le quartier-général le 10; les dates seraient alors concordantes. Mais cela n'est pas. Le 16, le quartier-général a publié une relation générale des combats entre Meuse et Moselle, et cette relation renouvelle l'affirmation que l'attaque française s'est dessinée le 11. La conciliation ne pourrait donc être trouvée, comme ci-dessus, qu'en admettant l'équivoque fondée sur une confusion voulue entre les deux hauteurs des Eparges et de Combres. Après la conquête définitive de la première, le 9, les Français auraient tenté, le 11, de s'emparer de la seconde, et auraient été repoussés. Sur quoi, comme si souvent, le communiqué allemand aurait masqué la défaite aux Eparges sous le succès à Combres.

Mais ici, on se heurte au communiqué français du 12, 7 heures, relatif à la journée du 11: «Aucune action d'infanterie n'est signalée, dans la région des

Eparges et de Combres (c'est nous qui soulignons), depuis notre succès du 9 avril. » Si ce renseignement est exact, la supposition ci-dessus tombe, et au lieu de l'équivoque, on serait obligé de conclure au mensonge. Car, de toute façon, il est certain qu'un des deux informateurs ment. A noter, à ce propos, que tandis que les dépêches de Berlin ne parlent plus de combats dans cette région passé la journée du 11, les dépêches de Paris indiquent encore des contre-attaques débouchant de Combres, l'une le 12, à 4 h. 30, trois autres dans la nuit du 14 au 15, une dernière le soir du 16.

On est donc très embarrassé pour émettre une conclusion ferme. Faudrait-il croire, basé sur les précédents qui montrent les Allemands si soucieux de ne pas laisser à leurs adversaires l'ombre d'un succès, que l'affirmation de l'attaque française repoussée le 11 au matin aurait tendu à corriger le demi-aveu du communiqué du 10 ? Ce dernier a admis que les Français avaient pris pied en quelques endroits des lignes avancées allemandes, qu'ensuite ils avaient été partiellement refoulés, et que ces combats duraient encore. Il fallait indiquer la solution. Mais aucun combat ne se produit le 11 ; l'engagement le plus prochain sera celui de la contre-attaque du 12, à 4 h. 30. Impossible de laisser les Français victorieux jusque-là dans les tranchées qu'ils ont conquises. La dépêche les expulse le 11 déjà, en expliquant que ce matin-là seulement l'attaque française, qu'on aurait attendue plus tôt, a été exécutée.

Quoi qu'il en soit, de quelque façon que l'on retourne les textes, on aboutit à l'équivoque. Une seule chose est certaine, c'est que le quartier-général allemand tient beaucoup à répandre sa version dans le public. Il y reviendra dans sa relation générale du 16 avril avec des arguments d'avoué procédurier qui jurent

sous une plume militaire. Répétant que les deux attaques finales françaises contre la hauteur de Combres furent du 11, et que ce jour-là, après deux heures de corps à corps, l'assaillant fut rejeté de la position de crête dans laquelle il avait réussi à pénétrer, il ajoute :

« L'échec de ces deux attaques françaises contre la crête de Combres réfute l'affirmation du général Joffre remerciant, le 10 avril, la première armée d'avoir occupé définitivement la position de Combres. Si les Français avaient réussi dans leur effort sanglant, poursuivi depuis des semaines, les attaques du 11 auraient été superflues et auraient constitué une inutile effusion de sang. Au contraire, le commandant français annonça que depuis le 9 avril il n'y avait plus eu de combats sur les hauteurs de Combres. »

Si l'on observe que les documents français n'ont jamais parlé que des Eparges, que c'est du reste aux Eparges et non sur le petit plateau de Combres que se trouve la crête dominante côte 346, cette explication embroussaillée jetant la suspicion sur le général en chef ennemi produit une pénible impression.

Tandis que la manœuvre morale s'applique, en Allemagne, à pallier le revers, elle insiste, en France, sur l'avantage obtenu.

« Les déclarations des prisonniers soulignent l'importance de notre succès, dit le communiqué du 11 avril, 7 heures. Depuis la fin de février, les Allemands avaient engagé sur cette partie du front toute la 33^e division de réserve, puis, vers la fin de mars, quand cette division fut épuisée, la 10^e division de l'active du V^e corps d'armée. C'est cette division qui vient de perdre la véritable forteresse qui avait été édifiée sur l'éperon des Eparges.

» Les troupes avaient reçu à diverses reprises l'ordre de tenir *coûte que coûte*. Il leur avait été spécifié que *la position était de la plus haute importance*. Leur gé-

néral avait dit que, pour la conserver, *il sacrifierait la division, un corps d'armée, 100 000 hommes s'il le fallait.*

» Les pertes subies aux Eparges par les Allemands, dans les deux derniers mois, se montent à 30 000 hommes. »

CONCLUSIONS

Laissant de côté les contradictions de dates et les oppositions de modalités discutées ci-dessus, et limitant les conclusions à l'appréciation du résultat, on est fondé à juger dans le cas des Eparges comme dans celui des engagements en Champagne. Il y a eu victoire locale des Français ; ils ont enlevé un ouvrage dominant à l'ennemi qu'ils ont contraint de reculer. Mais le succès n'a pas atteint l'étage inférieur, le plateau de Combres ; par conséquent, la menace n'a pas été portée sur les derrières immédiats de la pointe allemande de Saint-Mihiel. Si, selon l'affirmation des récits allemands, les Français ont tenté cette descente le 11, elle n'a pas réussi.

Mais nier la conquête de l'étage supérieur, comme l'a fait le quartier-général allemand, prétendre que la crête même des Eparges n'a pas été enlevée, que le 12 avril, quand la lutte a cessé, les adversaires en étaient toujours à leur situation du 16 février ; en un mot, que toutes les péripéties de cette longue attaque ont été imaginées au fur et à mesure d'événements différents, cela sort des limites de la vraisemblance, et la crédulité la plus complaisante est obligée de se cabrer. Par quoi, en effet, la version allemande remplace-t-elle ce tableau d'activité ? Toujours par la même bataille défensive passive. Le Français attaque, l'Allemand le reçoit, le repousse et le laisse revenir à la charge le lendemain, quitte à le repousser de nou-

veau. La seule différence avec la version de Champagne est qu'ici le quartier-général admet l'attaque sur la ligne indiquée par les communiqués français, ce qui le constraint à nier le recul, tandis que là il équivoque sur la ligne, l'admet plus en arrière qu'elle n'est en réalité, ce qui, d'emblée, supprime le recul. C'est plus ingénieux qu'en Champagne. Mais ce n'est pas plus vrai.

Il ne semble pas, du reste, que cette idée ait surgi spontanément, dès le début de l'action. Elle paraît plutôt être née et s'être développée et précisée pendant et après le revers. Les communiqués de février n'en laissent rien voir ; ils se bornent à repousser les attaques des Français « à l'est de Verdun, près de Combres ». Au mois de mars, durant la deuxième crise tactique ils conservent la même terminologie vague, « le front oriental des Hauts de Meuse, près de Combres ». En avril seulement apparaissent des précisions graduelles. Du 8 au 10, au début de l'action décisive, les dépêches indiquent « les tranchées avancées des hauteurs de Combres » ; le 11, quand la crise est à sa fin, voire terminée d'après la version française, elles exposent que les forces d'attaque ennemis sont rassemblées « dans les terrains boisés qui s'étendent au nord de la hauteur de Combres » ; et ce n'est que dans la relation récapitulative du 16 que la distinction est nettement marquée entre les deux étages de hauteurs, les Français étant supposés partis de leur position sur le versant des Eparges :

« Le 9 avril... l'après-midi, l'adversaire sortait de ses tranchées sur toute la ligne de la hauteur de Combres, et en un endroit pénétrait jusqu'au ravin du versant sud, où l'attaque vint se briser sous le feu de notre seconde position. Nos troupes maintiennent la hauteur.

« Un commandant de régiment opéra une contre-attaque qui nous permit de reconquérir une partie

de notre première position. Une seconde attaque française fut empêchée par un feu d'artillerie efficace. »

Et plus loin :

« Près des Eparges, au pied de la hauteur de Combres, d'importantes forces françaises ont également été prises sous le feu de notre artillerie. »

Si ces constatations ne sont pas des preuves, il est au moins permis d'y voir des indices caractéristiques.

Comme dans le cas des engagements en Champagne, ces indices sont fortifiés par l'examen des informations relatives aux faits de guerre qui ont accompagné l'action des Eparges sur les autres parties du front.

On l'a déjà dit, l'enlèvement des Eparges fut un épisode, le principal, d'une série de combats destinés apparemment à réduire le saillant de Saint-Mihiel. Les communiqués signalèrent des actions plus ou moins répétées au nord et à l'est de Verdun, et notamment, dans les régions d'Apremont-Ailly, au sud-est de Saint-Mihiel et de Flirey-bois Mortmare-Régnieville-bois Le Prêtre, entre le Rupt de Mad et Pont-à-Mousson (voir croquis des pages 83 et 235). Cet ensemble d'engagements fut désigné sous le nom de combats entre Meuse et Moselle.

Les communiqués français ouvrent le feu le 6 avril :

7 heures. — Au bois d'Ailly, au sud-est de St-Mihiel, nous avons enlevé trois lignes successives de tranchées.

Nous avons également pris pied dans une partie de l'organisation ennemie au nord-est de Régnieville.

15 heures. — Dans le succès du bois d'Ailly, au sud-est de Saint-Mihiel, nous avons capturé de nombreux prisonniers, une mitrailleuse et un lance-bombes.

Nous avons progressé au bois Brûlé, à l'est du bois d'Ailly.

Le terrain conquis au nord-est de Régnieville a été conservé.

Riposte allemande :

Les Français sont particulièrement actifs depuis hier entre la Meuse et la Moselle. Ils ont attaqué, mettant en ligne des

forces importantes et une nombreuse artillerie, au nord-est, à l'est, au sud-est de Verdun, ainsi que près d'Ailly, Apremont, Flirey et au nord-ouest de Pont-à-Mousson. Au nord-est et à l'est de Verdun, les attaques n'ont pu, en général, se développer à cause de notre feu.

Les combats dans la contrée d'Ailly et d'Apremont ont continué pendant la nuit sans aucun succès pour l'adversaire.

L'action a été très violente dans la contrée de Flirey, où des attaques françaises ont été repoussées. A l'ouest du bois Le Prêtre, une forte attaque ennemie s'est brisée au nord de la route Flirey-Pont-à-Mousson.

Malgré les pertes très lourdes éprouvées par l'adversaire dans ces combats, on peut croire, d'après la nouvelle répartition de ses forces, qu'il continuera ses attaques dans ce secteur après s'être convaincu de l'inutilité absolue de tous ses efforts en Champagne.

France, 7 avril :

7 heures. — La journée a été marquée par des progrès appréciables de notre part.

A l'est de Verdun, nous avons occupé le village de Gussainville et les crêtes qui dominent le cours de l'Orne. Plus au sud, nous avons progressé dans la direction de Maizeray.

Au bois d'Ailly et au bois Brûlé, nous avons maintenu nos gains et conquis de nouvelles tranchées.

Au bois Le Prêtre, de nouveaux progrès ont été réalisés.

Il résulte des témoignages de prisonniers qu'au cours de nos récentes attaques en Woëvre méridionale, six bataillons allemands ont été successivement détruits.

15 heures. — A l'est de Verdun, une attaque dans la direction d'Etain nous a rendus maîtres des cotes 219 et 222 et des fermes du Haut-Bois et de l'Hôpital.

Dans le bois d'Ailly et le bois Brûlé, nous avons repoussé une contre-attaque et réalisé quelques progrès, ainsi qu'au bois Le Prêtre.

Riposte allemande:

Au nord de Verdun, une attaque des Français n'est parvenue que jusqu'à nos positions de première ligne. A l'est et au sud-est de Verdun, une série d'attaques ont échoué avec de très fortes pertes pour l'adversaire.

Près d'Ailly, nos troupes ont passé à la contre-attaque et ont rejeté l'ennemi dans ses anciennes positions.

Près d'Apromont, l'ennemi n'a pas eu plus de succès.

De même d'autres attaques françaises près de Flirey ont complètement échoué. De nombreux cadavres jonchent le terrain devant notre front. Leur nombre s'accroît encore du fait que les Français rejettent devant le front de leurs positions les cadavres des soldats tombés dans leurs propres tranchées.

Sur la lisière occidentale du bois Le Prêtre un de nos bataillons a repoussé à la baïonnette d'importants effectifs du 13^e régiment d'infanterie français.

France, 8 avril :

7 heures. — Le temps continue à être très mauvais ; l'activité a été grande néanmoins entre la Meuse et la Moselle, où nous avons maintenu tous nos gains et réalisé de nouveaux progrès.

A l'est de Verdun, nous avons enlevé deux lignes de tranchées.

De même, dans le bois d'Ailly, après plusieurs contre-attaques, toutes repoussées, nous restons maîtres des positions conquises hier. Nous avons fait sur cette partie du front de nombreux prisonniers.

15 heures. — Les résultats obtenus entre la Meuse et la Moselle, signalés hier, sont confirmés.

Les dernières pluies ont détrempé profondément le sol argileux des Vosges, rendant les mouvements difficiles et empêchant les projectiles d'éclater. Nos troupes ont consolidé les progrès faits la veille. Nous avons maintenu tous nos gains, malgré des contre-attaques extrêmement violentes.

Au Bois Brûlé, nous avons enlevé une tranchée ennemie.

Riposte allemande :

Au nord de St-Mihiel, les bataillons qui s'étaient avancés contre notre position ont été rejetés dans les bois, avec de grosses pertes. De violents combats, à très courte distance, se livrent de nouveau dans le bois d'Ailly. Nos troupes ont repoussé une attaque ennemie dans le bois, à l'ouest d'Apromont. Quatre attaques contre notre position au nord de Flirey, ainsi que deux attaques de nuit à l'ouest du bois Le Prêtre, ont été arrêtées par notre feu avec de lourdes pertes. Trois attaques de nuit des Français dans le bois Le Prêtre ont échoué.

Les pertes totales des Français sur tout le front ont été de nouveau très grandes, sans qu'ils puissent signaler le moindre succès.

France, 9 avril :

Malgré le mauvais temps, nouveaux succès entre la Meuse et la Moselle, dans la nuit du 7 au 8 et dans la journée du 8.

Au bois Morville, dans une vive action d'infanterie, nous avons détruit une compagnie allemande, dont il n'est resté que dix survivants, que nous avons faits prisonniers.

Au bois d'Ailly, nous avons enlevé de nouvelles tranchées et repoussé deux contre-attaques.

Au bois de Mortmare (nord de Flirey), nous avons pris pied dans les organisations défensives de l'ennemi et nous nous y sommes maintenus, en dépit des efforts faits pour les reconquérir.

En résumé, les reconnaissances offensives et les attaques que nous poursuivons depuis le 4 avril entre la Meuse et la Moselle, nous ont donné, dès maintenant, les résultats suivants :

1. Sur les fronts nord-est et est de Verdun, nous avons gagné, sur un front de vingt kilomètres de long, de un à trois kilomètres de profondeur, occupé les hauteurs qui dominent le cours de l'Orne, enlevé les villages de Gussainville et de Fromezey ;

2. Sur les Hauts-de-Meuse, aux Eparges, nous avons conquis la presque totalité de la forte position tenue par l'ennemi sur le plateau qui domine Combres et conservé le terrain gagné, malgré des contre-attaques nombreuses et extrêmement violentes ;

3. Plus au sud, près de St-Mihiel, nous nous sommes emparé de toute la partie sud-ouest du bois d'Ailly, où les Allemands étaient fortement établis, et qu'ils n'ont pas pu reprendre, malgré des contre-attaques répétées ;

4. Dans la Woëvre méridionale, entre le bois Mortmare et le bois Le Prêtre, nous avons conquis, sur un front de sept à huit kilomètres de long, trois kilomètres en profondeur, enlevé à l'ennemi le village de Fey-en-Haye et Régnieville.

Sur tous ces points, les Allemands ont subi des pertes formidables, dont le nombre de cadavres trouvés aux Eparges permet d'apprécier l'importance.

Riposte allemande :

Les combats entre la Meuse et la Moselle continuent avec un redoublement de violence. Les Français ont subi de très fortes pertes au cours de leurs attaques stériles.

...Une attaque tendant à déboucher de la forêt de Selouze, au nord de St-Mihiel, échoua devant nos ouvrages.

Dans la forêt d'Ailly, nous progressons lentement. Une attaque française a échoué à l'ouest d'Apremont. A l'ouest de

Flirey, des attaques françaises se sont brisées sous le feu de notre artillerie. Elles ont provoqué au nord et au nord-est de cette localité des corps à corps désespérés, où nos troupes ont eu le dessus et ont repoussé l'ennemi. Des attaques de nuit des Français dans ce secteur sont restées sans succès. De même au bois Le Prêtre, les Français n'ont pas gagné de terrain.

On peut arrêter les citations. Les jours suivants, les communiqués français signalèrent encore trois contre-attaques ennemis au bois d'Ailly, et quinze au bois Mortmare pour regagner les tranchées perdues. « Les Allemands ont été les quinze fois repoussés. » Les communiqués allemands soutiendront que les Français ont subi une grave défaite, que leurs attaques stériles leur ont valu de lourdes pertes, qu'ils n'ont pas réalisé le plus petit succès.

Cette fois-ci encore, on peut conclure avec la plus grande probabilité d'exactitude que l'invraisemblable passivité de la défense allemande ne répond pas à la réalité, et que le communiqué français du 9 avril dit vrai lorsqu'il énumère des succès locaux sur des fronts et des profondeurs d'ailleurs limités. Du bois d'Ailly au bois Mortmare, comme aux Eparges, comme en tant d'autres lieux, un premier succès, à la faveur d'une première surprise entre autres, a procuré l'enlèvement d'une ligne de tranchées ou deux, d'un gain de terrain de quelques centaines de mètres. Mais il ne peut être poussé plus loin. L'ennemi s'est ressaisi, il a fait venir des renforts de l'arrière ou des flancs, il contre-attaque, et si ces contre-attaques ne lui rendent pas ses pertes, ou ne lui en rendent qu'une partie, elles suffisent à enrayer de nouveaux élan de l'assailant vainqueur.

On a ainsi le tableau français opposé au tableau allemand. Entre Meuse et Moselle, l'avantage n'a pas suffi, répétons-le, pour effacer la pointe ennemie à Saint-Mihiel; elle reste dirigée vers la Meuse, légèrement amincie. Si les intentions et les espérances origi-

naires n'ont pas vu au delà de ce résultat, il justifierait le terme de reconnaissances offensives dont le communiqué s'est servi, à côté de celui d'attaques, pour qualifier les événements de la Woëvre. Au cas contraire, le terme appartiendrait à la manœuvre morale d'atténuation, comme y appartient, du côté allemand, la négation forcenée des plus légers reculs.

Mais de cette invariable négation elle-même, il ressort de plus en plus que le quartier-général allemand doit avoir ou une confiance illimitée dans la patriotique complaisance du public à réfréner l'esprit critique, si naturel pourtant à l'intelligence humaine, ou une crainte extrême de jeter un ferment d'inquiétude dans la confiance avec laquelle les éléments populaires continuent à accueillir ses renseignements.
